

DANSE
Le retour du charismatique
Vincent Mantsoe
Page E 4



CINÉMA
Une épopée intelligente
et sensible
Page E 11

CAHIER

E

CULTURE

Comment parader au Mardi Gras quand les laissés-pour-compte de *Katrina* et de *Rita* se statufient dans leurs champs croûtés de sel? Comment entendre la musique quand s'élève la plainte des survivants du génocide rwandais? Comment manger ses écrevisses sans arrière-goût quand «l'océan devient cimetiè-re»? Comment porter mille fins du monde sur deux épaules de Cajun? Zachary Richard, le citoyen, fait ce qu'il peut. Zachary Richard, le chanteur populaire, a laissé les chansons qu'il avait au fond du cœur remonter par la gorge jusqu'à l'air libre. Quatorze chansons non moins belles parce qu'elles sont essentielles, non moins lumineuses parce que sombres, enregistrées autour du monde avec les Francis Cabrel, Sanséverino, Wynton Marsalis, Ani DiFranco, Isabelle Boulay et Sonny Landreth. Un album phare. Une entrevue éclairante.

SYLVAIN CORMIER

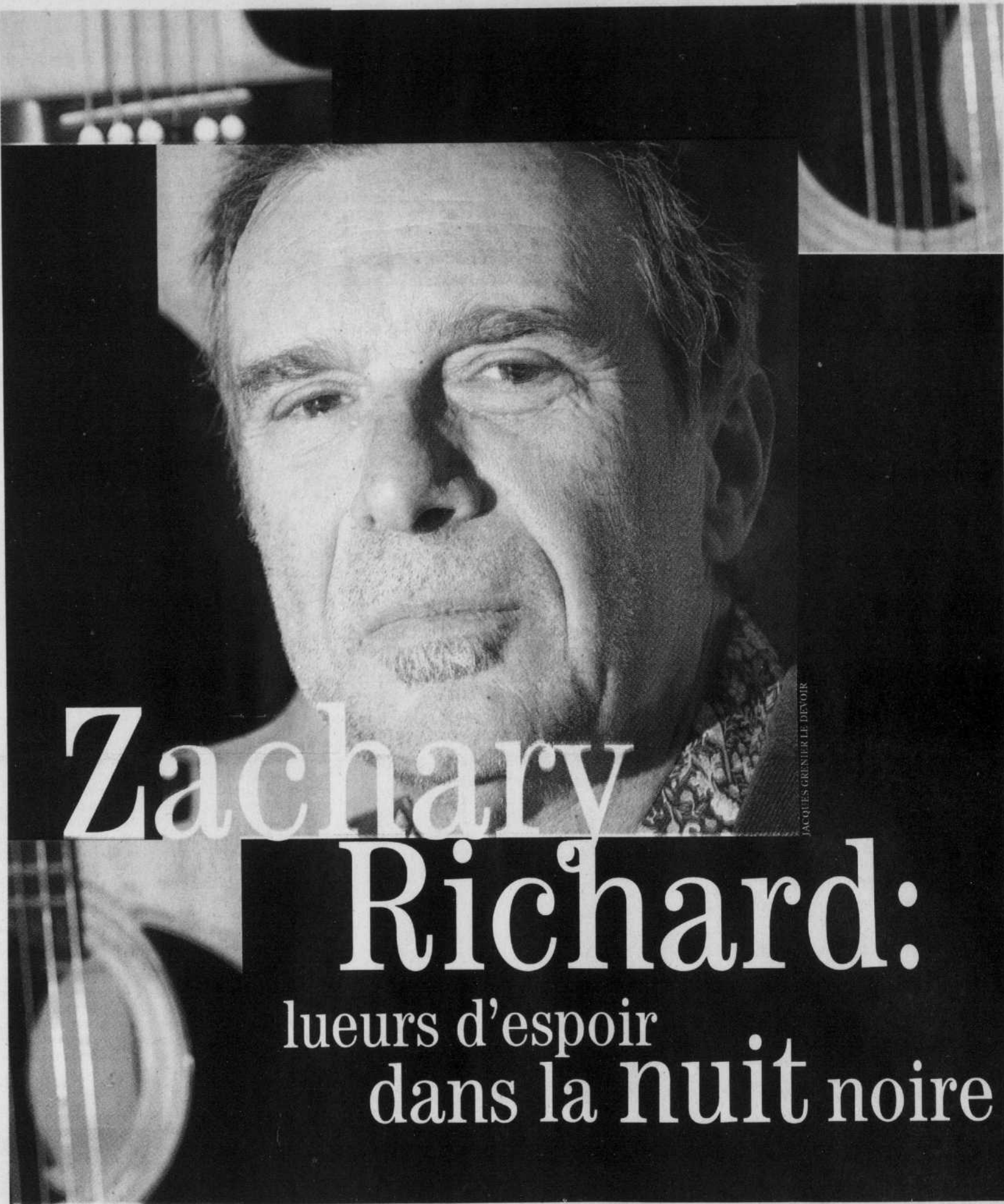
C'est écrit dans le livret du CD, à la dernière page. La note d'intention de l'artiste. «*Ces chansons remplissent un carnet de voyage à travers tempêtes et rêves. Elles ont été inspirées par ouragans et disparitions: de proches, de villes, de baleines, de territoires et d'illusions. Je les offre à ceux et à celles qui sentent le désespoir rôder autour de la cabane: une amulette qui apporte amour et courage et lumière dans le noir.*»

Tout est dit, sinon ceci: chapeau bas, Zachary. Déclarons-le sans ambages: *Lumière dans le noir*, le nouvel album de Zachary Richard, laisse pantois d'admiration. S'exposer ainsi au malheur d'autrui, à la grandeur de la planète, et en faire d'aussi magistrales chansons, qui ne sonnent jamais faux, qui ne sentent absolument pas la récupération calculée, qui ne servent à aucun préchi-prêcha, qui ne dramatisent rien à outrance, ça méduse. Les ouragans, *Katrina*, *Rita*, on comprend. Le désastre est entré chez Zack sans même cogner à la porte. La Nouvelle-Orléans dévastée, la mer qui a fait son chemin à travers le pays cajun. Veux, veux pas, ça atteint. Quand on est artiste, ça inspire. L'incurie des gouvernants depuis les ouragans, ça indigné. Tout ça fait des chansons. *La Promesse cassée*, par exemple, écrite et chantée par Zach avec Francis Cabrel, est une colère plus que légitime, où la trahison de celui qui a «*juré la main sur un livre*» est dûment dénoncée.

Jusqu'à-là, on est d'accord. Mais le Rwanda? Le Rwanda aussi? Le texte de la terrible et magnifique chanson *O, Jésus* est une juxtaposition de témoignages de survivants du génocide. Une autre chanson, *Le Souvenir*, évoque Beyrouth bombardé. Une autre encore, *La Ballade de DL-8-153*, cause pollution et réchauffement climatique, à travers l'agonie d'un béluga «*bourré de PCB: Bourré de PCB / Bourré de DDT / Bourré de cancer / À cause de l'homme qu'il côtoyait.*» Dans *La Liberté*, Zack aborde même la délicate question du grand espoir déçu d'un pays québécois par ceux qui ont «*appris à penser en écoutant René Lévesque.*» Ça fait beaucoup. Beaucoup de douleurs, de désillusions à recevoir, à comprendre et à exprimer pour un même Cajun. Fût-il artiste. Chaque cause n'est pas épousée, elle est imbibée. Prêter flanc à ce point-là, c'est dangereux. On se tue pour moins.

Je dis tout ça à Zachary, qui écoute sans mot dire.

VOIR PAGE E 2: ZACHARY



Zachary Richard: leurs d'espoir dans la nuit noire

JACQUES GRESNIELE DEVOIR

CINÉMA

Rachid Bouchareb et «le miracle» d'*Indigènes*

MARTIN BILODEAU

Rachid Bouchareb se défend bien de raconter ce que personne ne sait. Des films sur l'Algérie et sur le sort de ses compatriotes pendant la guerre, il peut vous en énumérer une vingtaine, comme ça, de mémoire, et pas des moindres: *Chronique des années de brasse*, *Le Vent des Aurès*, *L'Opium* et *le Bâton*, et bien sûr *La Bataille d'Alger*, de Gillo Pontecorvo, duquel son magnifique *Indigènes*, sur les soldats nord-africains recrutés d'urgence par l'armée française au dernier acte de la Deuxième Guerre mondiale, descend en droite ligne.

Pour le souffle et la puissance lyrique, malgré une relative économie de production, mais aussi pour l'onde de choc que le film a causé en France et en Afrique depuis sa première mondiale à Cannes en mai dernier, où il a entre autres entraîné l'autorisa-

tion par Jacques Chirac du versement des pensions des soldats algériens, gelées depuis 1959.

Parcours initiatique

Pour le cinéaste né la même année, *Indigènes* est à la fois le producteur et le produit d'un miracle, dont il a été en partie l'architecte mais qui s'est matérialisé un peu par hasard au tournage. «*J'étais conscient de l'ampleur du sujet, mais c'est sur le plateau que j'ai compris qu'on allait provoquer un séisme, en France et en Afrique, et que ça allait résonner dans le monde. Un miracle s'est produit, et on a été totalement portés par cette histoire qu'on racontait, celle de nos compatriotes, de nos grands-pères. C'est la première fois qu'une chose pareille m'arrivait, et peut-être que ça ne m'arrivera plus jamais.*», me confiait-il lors de notre rencontre au dernier Festival international du film de Toronto.

Indigènes suit les destins de quatre soldats magh-

rébins qui ont quitté famille et misère pour aller, au péril de leur vie, arracher des griffes nazies la mère patrie, dont ils n'avaient jamais foulé le sol. De l'Italie à l'Alsace, en passant par la Provence et les Vosges, leur parcours initiatique les révèle à eux-mêmes, et leur fait éclater en plein visage... leur misérable condition d'«indigènes».

Entre la fierté et la résignation, Rachid Bouchareb dessine un large spectre dans lequel viennent s'inscrire ses quatre personnages, qui à l'origine et dans son esprit encore aujourd'hui ne font qu'un. «*Au départ, je n'avais pas d'histoire. Seulement un thème.*», dit-il. Le cinéaste rencontre des dizaines d'anciens combattants, qui lui racontent leurs souvenirs de guerre: «*Ils n'ont pas laissé de trace écrite puisque la plupart d'entre eux étaient analphabètes. Au fil des recherches, une histoire s'est dessinée, et au bout d'un an et demi d'écriture, quelque chose est sorti.*»

À l'époque, le réalisateur de *Cheb* et *Little Sénégal* avait déjà rencontré Jamel Debbouze, Sami Nacéri, Roschdy Zem et Sami Bouajila, qui lui avaient promis leur participation sans savoir quels seraient leurs rôles. L'importance du sujet les avait convaincus, leur participation — celle de Jamel, tout particulièrement — a fait débouler les fonds de soutien permettant au film d'atteindre la hauteur d'une véritable épopée populaire.

Les scènes de guerre, cela dit, sont filmées de façon relativement intimiste, sans ostentation. «*Le danger des scènes de guerre, c'est qu'on quitte les personnages pour tourner des images d'action, d'explosion. Ça écrase la vérité et la sincérité du film. J'ai fait en sorte que le filmage ne soit pas impressionnant ou spectaculaire. Je voulais filmer les choses de la façon la plus neutre possible, sans jamais perdre le fil de mes personnages.*»

VOIR PAGE E 11: BOUCHAREB

MUSEUMS NATURE MONTRÉAL

INSECTARIUM JARDIN BOTANIQUE

10^e anniversaire

Papillons en liberté

23 février au 29 avril 2007

du mardi au dimanche, et les lundis 5 mars et 9 avril, de 9 h à 17 h

Grande serre du Jardin botanique

Montréal

museumsnature.ca
514 872-1400

CCES

Pis-IX

CULTURE

Beautés négligées



Odile Tremblay

Une exposition nous fait tomber à la renverse à la Cinémathèque québécoise. Celle des affiches de films d'ici recalées par les distributeurs au profit d'images plus racoleuses. Lancée aux Rendez-vous du cinéma québécois, l'expo en question tient l'affiche, puis affiche il y a, jusqu'au 29 avril. Trente maquettes écartées posent à côté de leurs consœurs agréées. Toutes, les chouchous comme les parias, issues de films récents, furent distribuées entre 2001 et 2006.

On y jette d'abord un œil par simple curiosité, avec l'arrière-pensée que, si les promoteurs les ont bouées, c'est pour leurs tares ouvertes ou leurs vices cachés. Trop laides, sans doute, ou trop insignifiantes pour trouver preneur, ces affiches-là. Un peu plus, on léverait le nez dessus avant même de l'y avoir posé. Erreur!

Au départ perplexes, vite choqués, on se pince pour y croire. Quoi! L'immense majorité de ces laissées-pour-compte sont bel et bien supérieures à celles qui ont reçu le feu vert des distributeurs. Incroyable!

De beaux, d'audacieux concepts se sont vus écartés au profit d'affiches racoleuses, garnies de ve-

dettes en photos. Sur les cimaises, agrées et rejetées sont exposées côte à côte, et notre œil ahuri vole des unes aux autres.

Un dessin d'homme à tête de cheval en train de brûler, proposé par Yvan Adam pour *La Belle Bête* de Karim Hussein, relève de l'œuvre d'art. Les photos en collage, choisies finalement, sont d'une si criante banalité. Magnifique, aussi, cette maquette du même Yvan Adam pour *Un dimanche à Kigali*: silhouette en ombre chinoise sur fond mauve, avec une coulée de peinture blanche au bout de la machette. Pour illustrer *Le Collectionneur*, Adam avait entrelacé des membres de plâtre sur une tête rouge, brillant concept écarté également de la main. Le graphiste Alexandre Renzo proposait aussi de vrais bijoux, en pure perte. Tenez! Cet immense cœur avec flèche de néon sur la falaise de *La Grande Séduction*, ou cette chaîne entortillée, culminant sur une paire d'ailes pour *La Rage de l'ange*. Vraie splendeur!

On admire au passage ces valeureux graphistes. Ils persistent à proposer des projets pleins d'audace, tout en les sachant voués aux corbeilles à papier, parmi les concepts plus criards destinés à satisfaire le client. Faut ce qu'il faut.

Marc H. Choko a rédigé un texte dans le livret qui accompagne son expo. Il décrit des distributeurs qui, après avoir demandé à l'affichiste: «Étonne-moi!», finissent par se réfugier dans la recette-choc et simpliste; stars et images faciles à ingérer pour le spectateur. «Toute audace sera vite réprimée et le graphiste, retourné à sa planche ou à son écran, pour reprendre la même recette: la photographie des principales vedettes devant un lieu tiré du film, le tout assaisonné d'une typographie anodine», constate-t-il.

Marc H. Choko observe par ailleurs, et nous avec

lui, un phénomène parallèle. Tiens! Tiens! En de rares cas de figure, les affiches officielles se révèlent supérieures ou égales à celles écartées. Mais pour quoi ça? Comme par hasard, celles-ci vendent les films de créateurs établis. Les Denys Arcand, Robert Lepage, Wajdi Mouawad ont de toute évidence imposé leur sceau jusque sur l'affiche. Exceptions venues confirmer la règle, non tant du moindre effort que du chemin balisé avec grosses voitures pleines de stars roulant vers le succès anticipé.

Le conservateur n'a pu mettre la main que sur un certain nombre de maquettes refusées, sollicitant avant tout des graphistes qu'il connaissait. Les projets avortés ne sont recensés nulle part, souvent mort-nés, ectoplasmes flottant dans leurs limbes. Combien d'entre eux sont disparus sans laisser aucune trace? On aimerait voir ce type d'expo se répéter d'une année à l'autre, pour découvrir tout ce qu'on a manqué. Comme on aimerait remonter aussi le temps, afin de repêcher les anciennes affiches recalées, histoire de redécouvrir l'histoire de notre septième art à travers les plus belles images qu'il ait pu inspirer.

Comment l'affiche de film pourrait-elle s'imposer comme art au Québec dans un tel climat de consensus mou? Impossible! Rien pour la postérité, tout pour l'effet minute. Les grandes traditions russes, polonaises, et même françaises de l'affiche de film en ont d'ailleurs pris pour leur rhume. Désormais balayées un peu partout par la machine dominante américaine qui entend tout dire, tout montrer, sans laisser place au mystère et à l'imagination du public. Faut dire qu'en ces matières de marketing cinéma, Québec imite plus servilement Hollywood que d'autres.

Le trouble qui nous envahit devant ces belles affiches repêchées de l'oubli tient de la crampe de société.

Non, pareille médiocrité ne saurait dominer sur un seul front. Ça fait forcément tache d'huile par-delà l'affiche de cinéma, pour atteindre les œuvres elles-mêmes. De fait, combien de films d'auteur tissés d'audace et de finesse se voient préférer les productions commerciales... Même phénomène aussi pour les couvertures de livres, souvent si vulgaires mais qui font choc! L'efficacité par le plus bas dénominateur commun. On éprouve à la Cinémathèque comme à gros sabots...

Ça vaut aussi pour les gens. Toutes ces grandes gueules à pleines tribunes, qui causent de tout et de rien, en général sans compétence aucune, mais dont le nom, le profil, sont classés bons vendeurs, quand d'autres personnalités plus discrètes, plus érudites, demeurent dans l'ombre.

Les arts grand public, la télé, le cinéma sont visés tout particulièrement par le culte de la médiocrité. Plus il y a de l'argent en jeu, plus le marketing avance à gros sabots.

On songe à tout ça en parcourant l'expo des affiches refusées. Des images intérieures flottent aussi, insistantes: une kyrielle de petits Mozart assassinés par le rouleau compresseur du clinquant et du vide! On secoue ces visions dramatiques, trop théâtrales, voyons! Le bon sens prend la relève, nous disant qu'à force de prendre le public pour une valise, il roulera à perpète sur un gros carrousel sans âme. Car le dindon de la farce, n'est-ce pas lui?

otremblay@ledevoir.com

ZACHARY

SUITE DE LA PAGE 1

Sérieux comme un pape. Et puis sourit. «Toutes ces chansons ne sont pas arrivées en même temps. Ce n'était pas un projet. La note à la fin du livret, c'est écrit après. C'est pas saint Paul to the Romans, tu comprends? C'est pas de la politique avec des mélodies dessus. C'est de la chanson populaire. Pourquoi c'est une chanson sur les baleines qui meurent qui m'est venue? Parce que j'ai été exposé à cette réalité, c'est sûr. Mais je ne me suis pas posé la question de l'effet que ça allait produire quand je l'ai écrite. J'y pensais même pas. Tu peux pas penser comme ça: t'écris ta chanson, c'est tout.»

N'empêche, lui dis-je, qu'une fois alignées, les chansons font non seulement leur effet, mais un effet conjugué. On est remué. Chaviré. Changé. «Ça me réjouit, mais c'est un supplément. Je ne m'assois pas pour dire: qu'est-ce que je peux faire pour aider le monde? Je ne peux pas me permettre de confondre le chanteur avec le citoyen. Le chanteur a une responsabilité envers la chanson, la mélodie, le texte, l'interprétation. Point. Le citoyen paie des taxes et a un point de vue qu'il peut exprimer dans une démocratie. Mais le citoyen ne doit pas contrôler le chanteur. Si le citoyen est aidé dans ses démarches parce que le chanteur chante une certaine chose, tant mieux, mais

c'est dissocié dans ma tête. Autrement, ce serait de la propagande.»

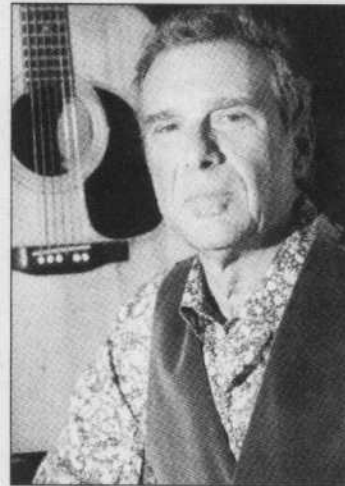
Zachary poursuit sur sa lancée. Il tient à cette séparation de l'état et de la foi. «C'est sûr que maintenant, le disque est là, et il dit ce qu'il dit. La notion d'engagement social, de responsabilité envers la communauté, je la constate. Et j'en suis fier. J'ai l'impression de me présenter devant mon père [Eddie Joseph Richard, emporté par la leucémie en 2005] avec une espèce de trophée de hockey junior. «Regarde, papa, ce que j'ai fait! Mon père ne m'a pas donné beaucoup de leçons, mais il m'a dit cinq mots, quand on était à l'hôpital en attendant de voir si ma mère allait mourir du cancer ou pas: «Take it

like a man! Ce disque, c'est ça. Taking it like a man.»

Un album réalisé «contre toute sagesse»

C'est le propre des disques marquants. Il y a cohérence dans le propos, dans le son aussi. Ça donne l'impression d'avoir été créé dans un grand geste, enregistré d'un même élan irrésistible durant une session-marathon. Tout se tient, composant une œuvre. Et pourtant, c'est une maison construite sans plan, sans logique. On pourrait dire: en pleine noirceur. *Lumière dans le noir* a été enregistré, mixé un peu partout, chez Cabrel à Astaffort, à Puteaux, à New York, à La Nouvelle-Orléans, au Boudreaux's Studio à Scott, en Louisiane, à Hamilton, en Ontario, etc. Les musiciens varient d'autant: on trouve Stéphane Sanséverino et sa bande de revivalistes du swing manouche pour *La Ballade de DL-8-153*, le grand Wynton Marsalis à la trompette pour *La Promesse cassée*, les champions d'Americana Bill Dillon et Sonny Landreth aux guitares et à la slide, et pas mal d'as instrumentistes québécois, dont Mario Légaré, Denis Courchesne. Florent Vollant joue sur la chanson qu'il a créée avec Zachary, *Ekuen Ishpesh*. Isabelle Boulay, Ani DiFranco chantent.

Et Zack, à quelques titres près, a porté le chapeau du réalisateur. «Contre toute sagesse», écrit-il dans les notes du livret. L'intéressé s'esclaffe. «Le tiers du budget est passé en frais de scolarité. Il a fallu complètement reprendre des chansons. Il y a eu des sessions où je me suis planté royalement. La bouée de sauvetage, ça a été Mike Napolitano



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Zachary Richard

[qui a tout remixé]. Grâce à lui, j'avais la certitude que, malgré l'écartèlement, ça allait pouvoir se réunir dans un seul paquet.»

Cela dit, c'est précisément le caractère éclaté de l'aventure qui aura permis les rencontres fortuites et les moments de grâce. «Wynton, on a réussi à avoir une demi-heure avec lui. Il n'avait jamais entendu la chanson, il a joué deux fois, rangé sa trompette et m'a embrassé. J'ai joué avec de grands musiciens, mais ça, c'était autre chose. C'était: wow! Émoi d'un autre ordre avec les choristes réunis pour les sessions de *La Promesse cassée* et d'*O, Jésus*: «Ce sont tous des sinistres des ouragans, et pas à peu près. Un des chanteurs, sa femme a été emportée. Imagine l'émotion.»

Dispersion ou pas, tout ça coule de source, on jurerait du Zachary Richard. Même le p'tit jazz manouche de Sanséverino devient du

Zachary. «C'était pas évident. Pour qui je me prenais d'aller dans ce monde-là? Ça fonctionné, mais le risque était là. La crédibilité, pour moi, c'est très important. Je sors d'une tradition et j'ai un passé. J'ai vécu mes 15 premières années d'enregistrements comme un chien fou, pissant sur tous les arbres de la forêt. Reggae, yeah. Funk, yeah. N'importe quoi. Et puis j'ai fini par aiguïser un style qui me ressemble, ma sorte d'american folk-rock. Le swing de Sanséverino, il fallait que j'intègre ça dans mon univers. David Torkanousky, qui a réalisé deux chansons sur le disque, disait tout le temps ça aux musiciens: «You have to own it, man!»

Question d'appartenance. Question d'identité. Zachary Richard est Cajun dans tout ce qu'il chante, dans toutes ses musiques. Et pas question de désertier sa maison. «C'est très dur pour les gens, chez nous. On est à la merci du gouvernement et des ouragans. Mais on dirait qu'on n'est pas capables d'être démoralisés. Ça doit être Cajun, et Acadien quelque part. On en a vu d'autres. En 1927 [The Great Mississippi Flood of 1917, disent les livres d'histoire], c'était bien pire. La Deuxième Guerre mondiale aussi: mon père est parti cinq ans, ça, c'était d'la marde! Mais la vie continue, les gens rient, font l'amour, il y a un festival de jazz qui s'en vient. Quelle autre attitude tu veux avoir?»

Collaborateur du Devoir

LUMIÈRE DANS LE NOIR

Zachary Richard
Musicor - Sélect

LE THÉÂTRE DE L'OPÉRA
NAGER EN SURFACE
(SWIMMING IN THE SHALLOWS)

Texte ADAM BOCK
Traduction SERGE DENONCOURT
Assistance à la traduction MARYSE WARDA
Mise en scène SERGE DENONCOURT

Avec ANNICK BERGERON, PIERRE BERNARD, STÉPHANE BRETON, PATRICE GODIN, ÉLISE OUILBAULT et MARIE-FRANCE LAMBERT
Collaborateurs SUZANNE CROCKER, LOUISE CAMPEAU, FRANÇOIS BARBEAU, NICOLAS BASQUE, LUC PRAIRIE et JEAN-FRANÇOIS CAISSY
Direction générale et artistique LUCE PELLETIER

DU 20 FÉVRIER AU 17 MARS 2007

Théâtre ESPACE GO
3890, boulevard Saint-Jacques
Montréal, Québec H3T 1M2
Téléphone: 514 945-4490 ou www.espacego.com

le théâtre de la manufacture présente
avaler la mer et les poissons

de Sylvie Drapeau
mise en scène martine beaulieu
daniel gadouas
sylvie drapeau
danielle vincent
danielle vincent

de ce premier texte [...] on avale tout: la mer et les poissons du titre, l'intelligence du texte, la beauté du propos et la générosité de ses interprètes. [...] (Elles) ont signé un hymne à la vie qui, des heures encore après la «tombe du rideau», émeut et nourrit.
Le Journal de Montréal

Comme un grand sourire [...] Une pièce tout sérieuse qui [...] nous encourage à supporter les revers de la vie avec philosophie.
La Presse

[...] traversée d'humour et de belles scènes, *Avaler la mer et les poissons* est une pièce qui fait du bien.
Le Devoir

[...] ce premier texte [...] laisse échapper des perles et des bijoux au froufrou de échanges d'acteurs d'une qualité rare. [...] Et le tout est mené de grandes mains par Martine Beaulieu.
ICI

du 27 février au 24 mars 07 / SUPPLÉMENTAIRES les samedis à 15h

GRAND PARTENAIRE DE LA TOURNÉE

ALCOA

Partenaires de la saison

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelalcorne.com
LA LICORNE 514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

TéléQuébec LE DEVOIR

du 27 février au 17 mars 2007
au Théâtre d'Aujourd'hui

2191 nuits

«Un magnifique objet théâtral» | Guide Culturel | Radio-Canada

Un spectacle multimédia du théâtre Les Deux Mondes

Texte Philippe Ducros | Mise en scène Daniel Meilleur | vidéo Yves Dubé | Accessoires Guy Fortin
Musique et environnement sonore Michel Robidoux | Costumes Anne Sophie Archambault
Lumières Pierre Bérubé

Avec Michel Mongeau, Lyne Rodier et Martin Vachon

Information | réservation
514 282-3900 | www.theatredaujourd'hui.qc.ca
3900, rue Saint-Denis, Montréal

CULTURE

THÉÂTRE

Serge Boucher et l'œuvre du temps qui passe

Là prend l'affiche chez Duceppe dans la mise en scène de René Richard Cyr

MARIE LABRECQUE

Serge Boucher le reconnaît lui-même: il a un regard de portraitiste. Cette faculté de savoir regarder les autres, l'auteur d'*Avec Norm* l'a développée dans le restaurant de

village qu'ont possédé ses parents alors qu'il était âgé de quatre à dix ans. À travers le passe-plat inutilisé de la cuisine, véritable fenêtre sur le monde, il y observait avec fascination le «ballet» de toute une humanité (serveuses, danseuses topless,

«têteux» de café, fou du village...). «J'ai l'impression d'avoir tout vécu au restaurant. Je pourrais nommer tant d'expériences... Tout petit, j'avais l'impression d'être très vieux, tout en étant un vrai enfant. Ça m'a marqué à vie, et dans le bon sens. Si

je n'étais pas passé par là, je n'écrirais pas, j'en suis convaincu.» Il a accumulé au sein de ce microcosme un réservoir de sensations, d'émotions, qui se sont imprégnées profondément. «J'ai un regard de compréhension du monde qui part de là.» Une empathie qu'il révèle dans ses œuvres à la vérité hyperréaliste, de *Natures mortes* aux *Bonbons* qui sauvent la vie.

Le temps retrouvé

Serge Boucher a justement fait d'un restaurant familial le personnage principal de sa sixième pièce, *Là*. «C'est à la fois ma pièce la plus autobiographique et la plus fictive, confie le prolifique auteur. J'ai ce besoin, à chaque pièce, de l'ancrer dans quelque chose qui a des résonances pour moi.» Dans cette œuvre où le dramaturge a l'impression d'avoir fait une synthèse de tout [son] travail, on retrouve les parents de *24 poses* (*Portraits*), en flash-back deux décennies plus tôt, et l'alter ego de Serge Boucher, François, ce personnage présent dans toutes ses pièces — sauf dans *Les bonbons* qui sauvent la vie.

Cette figure d'observateur, «un peu discret, à l'écoute, qui entre dans l'univers des autres», est ici moins en retrait que d'habitude. François revisite le restaurant où il a passé son enfance, petit commerce aujourd'hui promis à la démolition pour être transformé en grande surface anonyme (un Jean Coutil). Il a été marqué par ce lieu où a failli se produire un événement tragique.

Construit en plusieurs moments — le présent, deux passés et un saut dans l'avenir — qui se répondent «en échos» d'acte en acte, *Là* rend sensible l'œuvre du temps qui passe, la roue qui tourne. Des destins qui avortent, d'autres qui se réalisent. Sur son passage, l'usure du temps fait des vies, en définit. Il y a ces chemins qui auraient pu se croiser et qui ne se croisent pas. Qu'est-ce qui fait que la rencontre entre deux êtres peut avoir lieu ou pas? Ce texte qui consomme la fin d'une époque, et des retrouvailles

manquées entre amis d'enfance, Serge Boucher en parle en boutade comme d'une «Cérisaie à l'envers, une célébration de la vie». Il a évité d'y tomber dans la nostalgie. «Je voulais écrire des destins où le quotidien est plus fort, la vie est plus forte. Je ne voulais pas de drame. Au départ, en présentant la pièce, je disais: je ne veux ni tragédie ni drame. Ce ne sera pas une comédie. Et ce sera tout ça à la fois.»

Il y a dans le théâtre de Boucher une tentative de capturer quelque chose d'intangible. «Pour moi, *Là* ne se joue pas entre les lignes ou dans le non-dit, dans tout ce qui a fait la force, a-t-on dit, de mon théâtre. Je dirais que ça se passe dans l'air, dans l'air du temps. Il y a quelque chose qui échappe à François, qui nous échappe à tous. Je ne mets pas le doigt sur le bobo. Mais il est là. Autant je me considère comme quelqu'un de très optimiste, autant je trouve ça dur de vivre. Dans *Là*, il y a un malaise chez François. C'est la vie, c'est le temps qui passe. [...] J'aime mettre le spectateur dans quelque chose d'inconfortable. J'ose croire que mon théâtre va ailleurs, qu'il touche autrement.»

Une micro-société

Avec cette pièce à 15 personnages — un luxe qu'on ne peut pas se permettre dans beaucoup de théâtres —, Serge Boucher s'attaque à un véritable microcosme, la «peinture hyperréaliste d'une minisociété.» Il désirait donner à chacun d'entre eux une histoire, même si on les côtoie très brièvement. Esquisser certains personnages en peu de scènes, à travers quelques éléments disséminés dans le temps, laisser deviner toute une vie derrière ces figures fugitives, faire en sorte qu'on puisse en tracer la destinée. «J'ai voulu dessiner des espèces d'histoire de vie à grands traits. On sait peu de choses sur ce petit microcosme. Mais il y a dans *Là* ce qui est propre à toutes mes pièces: l'idée qu'on passe les uns à côté des autres sans savoir de quoi l'autre est en train de vivre ou de mourir.» L'auteur de *Motel Hélène* donne

une épaisseur humaine à ses personnages en les ancrant «dans la vraie vie» — à travers une démarche «profondément théâtrale» —, grâce à une profusion de détails réalistes. «Moi, ça me fascine, ces petits détails qui parlent de toute une vie.» Il n'a pourtant plus besoin d'en mettre autant, grâce à sa collaboration avec René Richard Cyr, qui met ici au monde une cinquième création de Boucher. «Je sais qu'il va donner une dimension plus humaine aux personnages. Il va écrire, avec les acteurs, leur histoire. J'aime à dire que René Richard doit écrire la pièce qui n'est pas écrite.»

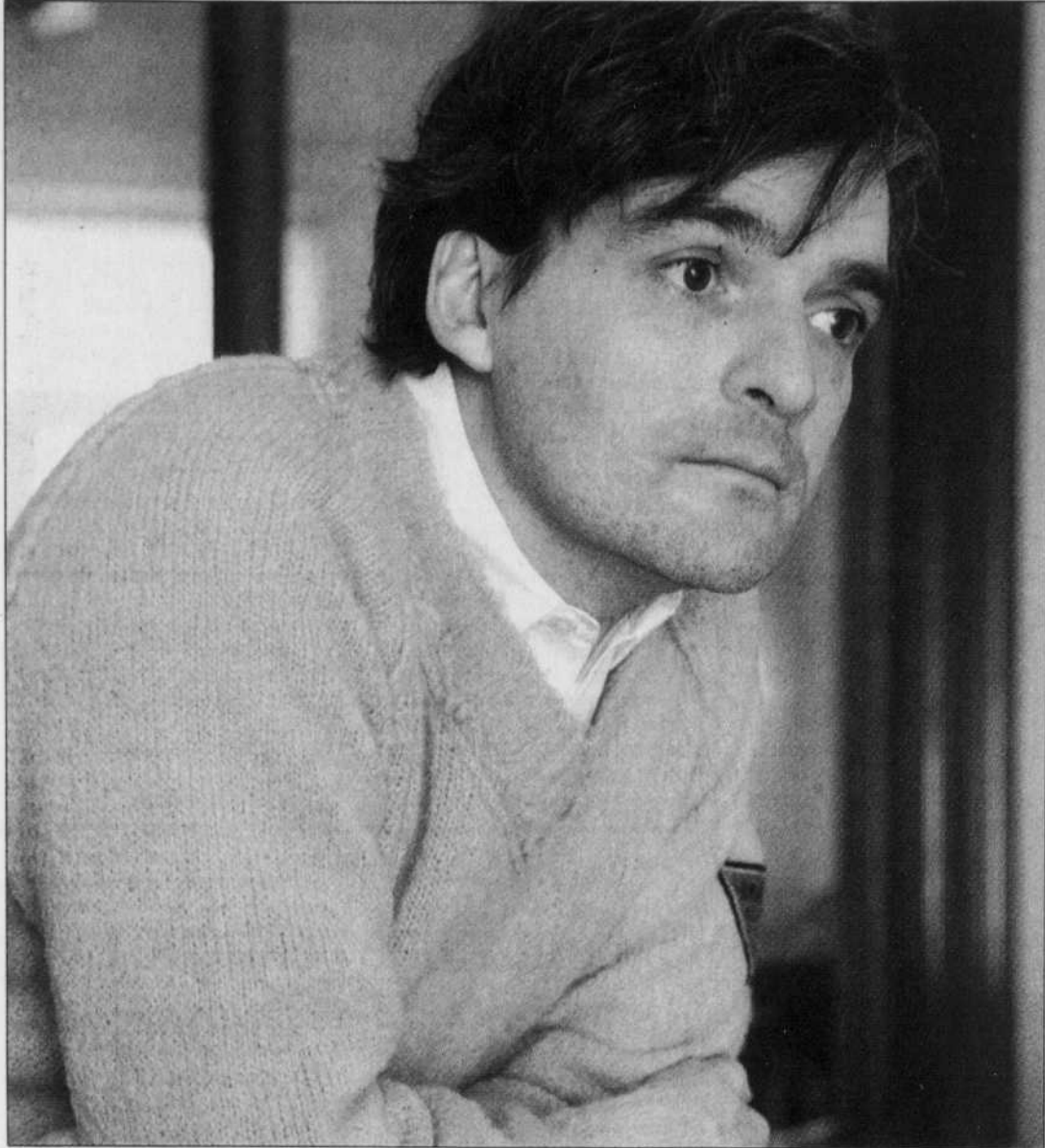
L'auteur et le metteur en scène forment désormais un indissociable tandem artistique, à la Michel Tremblay-André Brassard. Avec *Là*, Cyr a même été engagé pour la première fois dès le début du processus, y allant de ses commentaires sur les différentes versions du texte. Dans une belle marque de confiance pour le dramaturge, les acteurs principaux (la distribution comprend Benoît Brière, Antoine Durand, François Papineau, Dominique Quesnel et Guy-laine Tremblay) étaient engagés avant même que la première ligne de la pièce ne soit écrite.

Les deux artistes partagent plusieurs similitudes, dont la moindre n'est sûrement pas leur humanisme, leur compréhension pour des personnages pas forcément aimables. «René Richard humanise encore davantage mon écriture. Dans la mesure où, moi, il n'y a qu'une chose qui m'intéresse, c'est ce qui peut se jouer entre deux êtres humains. J'aime créer des personnages imparfaits, qui ont une grandeur humaine dans leur petitesse même.»

Collaboratrice du Devoir

LÀ

Texte de Serge Boucher, mise en scène de René Richard Cyr Du 28 février au 7 avril, au Théâtre Jean-Duceppe



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Serge Boucher a fait d'un restaurant familial le personnage principal de sa sixième pièce, *Là*.

Là
une création québécoise de
Serge Boucher
mise en scène de René Richard Cyr

Benoît Brière Antoine Durand François Papineau
Dominique Quesnel Guy-laine Tremblay
Chantal Baril Yves Belanger Emilie Bibeau Alexandre Fortin
Emilie Gilbert Michelle Labonté Suzanne Lemoine
Benoît McGinnis Adèle Reinhardt Denis Roy

decors Réal Benoit costumes Marie-Pierre Fleury et Myriam St-Louis
éclairages Claude Accolas musique Alain Dauphinais accessoires Normand Blais

DU 28 FÉVRIER AU 7 AVRIL

DUCEPPE

www.duceppe.com

Hydro Québec

CA PRESS 101 Québec 93.7 93.7 CBS 50 TVR

Théâtre Jean-Duceppe Place des Arts www.pda.qc.ca
514 842.2112 1 866 842.2112 Réseau Admission 514 790.1245

L'AMOUR
est un opéra muet

D'après *Così fan tutte* de Mozart
Maîtrise d'œuvre Jean Asselin
Direction musicale Normand Forget

OMNIBUS
le corps le théâtre
pantaèdre

du 13 février au 3 mars 2007, 20 heures

Billetterie : 514.521.4191 Tarif régulier : 30 \$ - étudiant : 20 \$
1945 rue Fullum, Montréal Frontenac // www.mimeomnibus.qc.ca

LIBRE 25

Montréal LE DEVOIR

Le Théâtre Denise-Pelletier | présente | en codiffusion avec | le Théâtre Barbare

Ils ne demandaient qu'à brûler

Spectacle de Christian Vézina | Poèmes de Gerald Godin

« Un spectacle à voir absolument : un bijou !
... C'est magnifique ! »
Christiane Suzor
Radio-Canada Québec
11 novembre 2003

« ... Le public embarque à cent milles à l'heure et je demeure un inconditionnel de Vézina ! »
André Ducharme
Aux arts, etc.
Radio-Canada
31 mars 2004

Concepteurs |
Simon Bélanger, Christine Boilat, Christian Fontaine,
Étienne Geoffroy, Claudia Gendreau, Christian Vézina

FRED BARRY

114 796 1245
1 800 361 4552
ADMISSION.COM

QUEBECOR INC. • L'HEXAGONE

Billetterie
514 253-8974

ATMA
classique

Retrouvez sur disque
la musique
« qui fait chanter les corps »
d'Omnibus

MOZART
COSÌ
[un opéra muet]

p ntaèdre

p ntaèdre
MOZART
[un opéra muet]

CD en vente maintenant
www.atmaclassique.com

Canada Québec



CULTURE

DANSE

Fraternités culturelles

Le charismatique Sud-Africain Vincent Mantsoe revient avec Men-Jaro

FRÉDÉRIQUE DOYON

Il avait électrisé le public du Festival de nouvelle danse en 1999, remportant le prix du public de cette édition tournée vers l'Afrique. Celui qu'on a connu comme soliste exceptionnel revient à Montréal présenter une pièce de groupe, *Men-Jaro*, avec sa compagnie tout juste formée en décembre dernier. La question brûle les lèvres: Vincent Mantsoe, le danseur sud-africain au charisme renversant, saurait-il transmettre ce magnétisme qui le caractérise?

«C'est un gros défi, reconnaître au bout du fil le chorégraphe de Soweto, installé en France depuis quelques années. J'essaie de leur transmettre la même énergie que je dégage dans mes solos. C'est un processus d'apprentissage. Mais c'est important de préserver la personnalité de chaque danseur, sa façon de présenter le mouvement. Chacun apporte son propre charisme.»

Il faut dire que le travail de groupe n'a plus tellement de secrets pour Vincent Mantsoe, puisqu'il a chorégraphié pour plusieurs autres troupes, dont une de Toronto, COBA (Collective of Black Artists). Il s'agit tout de même de la première pièce de groupe de sa propre compagnie, composée de danseurs méticuleusement choisis.

Ni simplement africaine, ni occidentale, sa danse se situe au confluent des précieuses traditions de chez lui, des techniques asiatiques qu'il a faites siennes au fil de sa carrière (kathak indien, danse balinaise, tai chi, karaté) et d'un esprit proprement contemporain.

«Toutes ces techniques influencent mon travail et je me sens



Un extrait de la pièce *Men-Jaro*, de Vincent Mantsoe

plus près d'elles que de la danse classique ou moderne, même si je fais quand même de la danse contemporaine», confie-t-il. Il a nommé son style «afro-fusion», animé par le désir de faire tomber les frontières entre les différentes traditions de danse afin de trouver un terrain commun.

«La réponse se trouve dans l'équilibre entre la tradition et les influences puisées en Europe ou ailleurs. L'idée de préservation de la culture est très importante pour moi. Mais ça ne sert à rien de vouloir préserver la culture sans avoir la possibilité de la faire avancer, de l'amener ailleurs. Toute une génération est intéressée à développer une manière différente de bouger, plutôt que de reprendre, répéter le mouvement traditionnel.»

Né à Soweto

Si les historiens de la danse ne s'entendent pas sur une définition de la danse contemporaine africaine, ils s'accorderont sans aucun doute pour dire que Vincent Mantsoe en incarne avec brio l'un des multiples visages. Né à Soweto, nourri des danses de rue de son enfance, tiraillé entre la culture pop mondialisée d'un Michael Jackson et les rituels secrets des guérisseurs dont il est l'héritier d'une longue lignée, Vincent Mantsoe trouve sa voie au sein de la troupe de Johannesburg Moving into Dance Company.

C'est là qu'à titre de chorégraphe résident pendant dix ans, puis de directeur artistique associé jusqu'en 2001, il peaufi-

nera cet amalgame de spiritualité zulu, de philosophie asiatique et d'esthétique contemporaine qui caractérise sa danse. En fait, il cherche à libérer la danse à travers une odyssée spirituelle. «Quand je performe, j'aspire le public dans une autre vie», dit-il.

Sa pièce *Men-Jaro* cristallise cette fraternité des cultures et des traditions. Men pour «humanité» et Jaro pour «ami» en slang de Soweto. «C'est l'amitié entre humains venus de différentes cultures.» Sur scène, cinq danseurs (dont le chorégraphe) évoluent avec autant de musiciens du African Music Workshop Ensemble, qui jouent des instruments traditionnels sud-africains de manière pas toujours très traditionnelle.

Le ngoma, par exemple, un type de percussion issu du peuple venda et joué seulement par des jeunes femmes au moment du rite de passage à l'âge adulte, est ici manipulé par des hommes, explique l'artiste. Outre les percussions, les musiciens usent aussi d'instruments à vent et à cordes, auxquels se joint le chant de Sasa Magwaza.

Artiste du monde, maintenant installé en France, Vincent Mantsoe n'en demeure pas moins attaché à son pays, où il va se ressourcer chaque année. «Je rentre à la maison pour préserver l'énergie propre de ma danse et pour demander la permission et l'aide de mes ancêtres, parce que je ne peux pas me renier.»

Le Devoir

Men-Jaro, de Vincent Mantsoe, les 27 et 28 février au Théâtre Maisonneuve.

Constellations dynamiques à l'Usine C

Carnet de voyage multimédia

FRÉDÉRIQUE DOYON

Amalgame techno-poétique d'images vidéo, de danse et de musique, *Les Constellations dynamiques* reprend l'affiche à l'Usine C dans le cadre de l'événement Temps d'images.

La production conçue par la compagnie Mindroots de Johnny Ranger et produite par Moment Factory pose un regard impressionniste sur l'individu (le point) dans la collectivité (constellation), tendu entre l'ici et l'ailleurs. Les images tournées au cours de voyages au Brésil, en Inde, à Bali et aux États-Unis dialoguent avec des morceaux de danse (Chanty Wadje et Luciane Pinto) et de la musique (Michel F. Côté et Isaiah Caccarelli) composées en direct.

«Ce n'est pas un travail de documentariste où le but est d'avoir une vision ethnographique des lieux visités, explique M. Ranger. Les gens qu'on a filmés sont aussi curieux de nous.» D'où l'idée centrale de rencontre. «Il y a un énorme travail de texture et de jeu d'images, mais pas au point où ça devient abstrait.»

Cette méditation multimédia sur les rencontres ou «carnet de voyage néo-nuage», selon le compositeur Michel F. Côté, suit une trame non linéaire, aux ramifications multiples, «un peu comme dans un rêve», avance le concepteur, qui

s'inspire beaucoup du dédale propre à la navigation sur Internet.

Depuis sa création à la SAT (Société des arts technologiques) en 2005, le projet multidisciplinaire a été considérablement remanié au cours de trois semaines de résidence au complexe culturel Méduse de Québec. «La banque d'images reste la même, mais on a complètement refait la scénographie, on a deux nouveaux interprètes sur trois et cinq nouveaux tableaux», note M. Ranger.

De la salle ouverte aux pérégrinations des spectateurs à la SAT, on passera jusqu'au 1er mars à l'Usine C à une scène à l'italienne. «A la SAT, on avait le point de vue du regardeur, là on devient regardeur-regardé», dit Michel F. Côté, qui regrette un peu l'expérience plus immersive de la première version. L'équipe a créé de nouveaux segments vidéographiques et chorégraphiques et revu complètement la proposition musicale, pour s'adapter à cette mise en espace et au désir de Johnny Ranger de clarifier son propos.

«On donne de nouvelles clés de lecture au public», explique-t-il, en référence à la scénographie, mais aussi aux éléments de texte qu'il se met lui-même en bouche. Pour des *Constellations* redynamisées...

Le Devoir

LIVRES

Petit guide poétique... de la danse contemporaine

FRÉDÉRIQUE DOYON

Entre le guide poétique et la bible quotidienne, le coloré *Panorama de la danse contemporaine* de Rosita Boisseau a tout pour séduire l'amateur et le connaisseur.

On se réjouit d'emblée de voir publié un livre portant un regard d'ensemble sur la danse contemporaine, il s'en fait si peu. La formule retenue rend l'ouvrage attrayant et accessible à tous. L'auteure, critique de danse du quotidien *Le Monde*, y expose «une galerie de portraits» individuels de 90 chorégraphes internationaux, en leur consacrant chacun un texte de présentation générale, un bref jeu de questions-réponses, suivi de photographies et/ou de dessins, de croquis, de partitions de leurs œuvres. Le format et le graphisme agréables évitent habilement de faire des quelque 600 pages un gros pavé encombrant.

Chaque artiste a droit à un traitement égal, indépendamment de son allégeance stylistique ou de son âge, illustrant bien «la fertilité d'un paysage en constante mutation», écrit l'auteure dans son introduction. On y retrouve ainsi péle-mêle les défricheurs des années 50-60 (Pina Bausch, Merce Cunningham, Trisha Brown), les maîtres de la nouvelle danse des

années 80, où les Français abondent (Anne Teresa de Keersmaeker, Maguy Marin, Philippe Decouflé, Daniel Larrieu, Régine Chopinot, Saburo Teshigahara, Wim Vandekeybus), et de plus jeunes frondeurs, tantôt conceptuels, tantôt intuitifs (Boris Charmatz, Benoit Lachambre, Koen Augustijnen, Sidi Larbi Cherkaoui, Akram Khan).

L'ouvrage fait bien sûr la part belle aux artistes de la France, berceau de la danse contemporaine, mais aussi aux chorégraphes américains, allemands, japonais, anglais. Il ne prétend pas à l'ex-

haustivité, ce qui l'aurait rendu laborieux, mais réussit à couvrir un assez large éventail pour que le connaisseur y fasse des découvertes. De la sélection, «épreuve étrange», écrit l'auteure, qui a retenu notre Marie Chouinard nationale et l'icône Benoît Lachambre, on regrette toutefois — est-ce de la fierté mal placée? — l'absence d'un Edouard Lock... On se demande surtout: pourquoi?

Le Devoir

PANORAMA DE LA DANSE CONTEMPORAINE

Rosita Boisseau
Éditions Textuel
Paris, 2006, 607 pages

du roman d'Alessandro BARRICO
le Théâtre Niveau Parking présente

«... une reconfortante célébration du pouvoir de guérison de la vie.»
Le Soleil, Jean St-Hilaire

«Sans sang est une pièce-choc...»
Le Journal de Québec, Pierre O. Nadeau

sans sang

Au Théâtre Périscope jusqu'au 10 mars

Réservations : 529-2183

adaptation ANDRÉ JEAN
mise en scène MICHEL NADEAU

EN COOPÉRATION AVEC LE THÉÂTRE PÉRISCOPE
2, RUE CHÉVALER EST, QUÉBEC (418) 529-2183

CONSERVATOIRE

> d'art dramatique de Montréal

Alexandre

une création de Catherine-Anne Toupin
mise en scène de Claude Poissant
avec les élèves de 3^e année

Du 23 février au 2 mars 2007, à 20 h
(relâche le dimanche)

À la Cinquième salle de la Place des Arts
Laissez-passer obligatoires à la billetterie de la Place des Arts au 514 842-2112

Renseignements : 514 873-4283, poste 236
www.conservatoire.gouv.qc.ca

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

Théâtre de la Ville, Longueuil
10 février, 20h - 11 février, 15h
150, rue de Gentilly Est
billetterie 450-670-1616
www.theatredelaville.qc.ca

ON JOUE AU [PROSPERO] | Montréal
1371, rue Ontario Est
billetterie 514-526-6582 et
Admission 514-790-1245
www.laville.qc.ca

Les jours fragiles

de/ Philippe Besson

production/Théâtre Complice
Adaptation et mise en scène/ Denis Lavalou

Avec/ Marie-Josée Gauthier, Ginette Morin et Marcel Pomerle

/Rencontrez Philippe Besson les 20 et 21 février au Prospero

Équipe de création/ Paul Livernois, Stéphane Ménigot, Ludovic Bonnier, Johanne Lafrenière, Angelo Barsetti, Adèle Saint-Amant, Monique Brouil, Fleur Guerin

« UN REEL MOMENT D'INNOVATIONS, DE RECHERCHES ET DE PARTAGES AVEC UN PUBLIC TOUJOURS PLUS AVIDE DE NOUVEAUTÉ. TEMPS D'IMAGES BOUSCULE LA CRÉATION ET LES FRONTIÈRES ARTISTIQUES. » 20 MINUTES, FRANCE

MITOYEN

COMPAGNIE LAÛ
MARIONNETTE CONTEMPORAINE (FRANCE)
DE RENAUD HERBIN ET NICOLAS LELIEVRE

MARDI 27, MERCREDI 28 FÉVRIER ET JEUDI 1^{er} MARS À 19H

TEMPS D'IMAGES

DES PASSERELLES INTERNATIONALES ET INNOVANTES ENTRE ARTS DE LA SCÈNE ET ARTS DE L'IMAGE
UNEXPECTED INTERNATIONAL BRIDGES BETWEEN PERFORMING AND VISUAL ARTS

DU 23 FÉVRIER AU 3 MARS 07

SPECTACLES / CHANTIERS / INSTALLATIONS
PROJECTIONS VIDÉOS / RENCONTRE / DÉBAT
NUIT BLANCHE, RENDEZ-VOUS FESTIF

USINE C
www.usine-c.com

QUICHET 514.521.4493 / ADMISSION 514.790.1245 / WWW.ADMISSION.COM
TEMPS D'IMAGES MONTRÉAL, ÉDITION NORD-AMÉRICAINE CHERCHÉE PAR L'USINE C AVEC LE SOUTIEN DE

différents municipaux et régionaux
Québec Montréal

artv arte
PASSEPORT EN VENTE À L'USINE C

CULTURE

MÉDIAS

Quel avenir pour la presse écrite ?

Au-delà du scénario catastrophe, Internet et les nouveaux médias bouleversent le marché des journaux et des magazines

PAUL CAUCHON

2040. C'est la date officielle de la disparition des journaux, selon l'essai provocateur de l'écrivain américain Philip Meyer, publié il y a quelques années.

C'est le genre de prédiction qui fait hurler l'Association mondiale des journaux (AMJ), qui publiait le 6 février des statistiques sur la diffusion des journaux dans le monde. «La mode qui consiste à prédire le déclin des journaux devrait être dénoncée et prise pour ce qu'elle est: ni plus ni moins qu'une mode, basée sur des hypothèses générales qui sont démenties par les faits», selon Timothy Balding, un des porte-parole de cette organisation.

Selon l'AMJ, la diffusion globale des journaux est en hausse de près de 10 % depuis cinq ans dans le monde et de 2,36 % depuis 12 mois.

C'est exact. Mais quand on examine les chiffres d'un peu plus près, il faut les nuancer de façon très sérieuse. Car la grande progression des journaux dans le monde est liée au développement des journaux dans les pays en forte émergence, comme la Chine. Et surtout, les chiffres sur la diffusion des journaux tiennent compte des journaux gratuits, ce qui change totalement la perspective.

La diffusion des quotidiens gratuits est en pleine explosion. Et la diffusion des quotidiens payants a reculé de 4,5 % en Amérique du Nord et de 6,3 % en Europe entre 2000 et 2005.

De là à dire que les journaux sont condamnés à disparaître, il y a une énorme marge.

Mais l'industrie du scénario catastrophe, si l'on peut dire, a encore de beaux jours devant elle. Dernière pièce ajoutée au dossier: un rapport fort intéressant remis au ministre de la Culture et de la Communication de la France, *La presse au défi du numérique*, dont les médias français faisaient état la semaine dernière.

Ce rapport a été préparé sous la direction de l'ancien président du groupe public France Télévision, Marc Tessier. On ignore pour le moment quel sort le gouvernement français y réservera, mais on peut le consulter à l'adresse suivante: www.culture.gouv.fr/culture/actualites/.

Devenir full multimédia

La grande idée de ce rapport, c'est que, non seulement le numérique est en train de bouleverser toute l'industrie de la presse, mais les journaux ne peuvent plus offrir seulement des «sites compagnons», c'est-à-dire des sites Internet qui reprennent le contenu du journal. Pour répondre aux attentes des lecteurs, ils doivent devenir complètement multimédias.

Le groupe mandaté par le gouvernement français ajoute même qu'il faudrait mettre en place des mesures fiscales et un fonds destiné à l'investissement dans les entreprises de presse, pour leur permettre de prendre adéquatement ce virage numérique. Une proposition qui pourrait paraître bizarre au Québec, mais il faut rappeler qu'en France il existe une tradition de soutien à la presse par les gouvernements.

En ce qui concerne les chiffres de vente, plusieurs données confirment une baisse du tirage pour la plupart des quotidiens européens ainsi qu'aux États-Unis (ce semble moins clair au Québec). Mais on peine encore à mesurer l'impact réel d'Internet sur cette baisse de lecture des journaux.

L'année dernière, le Pew Research Center américain indiquait qu'aux États-Unis la proportion de citoyens ayant lu un journal la veille était passée de 49 % en 1994 à 40 % en 2006.

Cela ne semble pas si dramatique. Ce n'est plus lorsqu'on découvre que seulement 24 % des lecteurs de demain, les 18-29 ans, avaient lu un journal la veille, contre 47 % chez les 50-64 ans et 58 % chez les plus de 65 ans. Le journal classique est-il destiné au musée, comme le gramophone?

Plusieurs données indiquent que la baisse de lecture des journaux est bien antérieure à l'arrivée d'Internet. Mais ce qui est certain, c'est qu'Internet semble maintenant accélérer le processus. Entre autres parce que sur Internet l'information est gratuite. «Le développement d'une culture de l'instantanéité, écrit le rapport, de l'échange libre d'opinions, sans hiérarchies préconçues ni références établies, et de l'accès gratuit aux informations» est un problème majeur remarqué par tous les professionnels du milieu ren-

contrés pour ce rapport, qui ajoute que «l'information de qualité, l'organisation rédactionnelle, la collecte par des professionnels reconnus ont un coût».

Les journaux payants traditionnels font donc face à la culture de la gratuité sur Internet, et pour maintenir leurs investissements dans une information de qualité, les revenus qu'ils pourraient tirer de leur site Internet sont encore faibles.

À la fin de l'année dernière, le groupe de presse norvégien Schibsted a fait sensation en annonçant qu'il réalisait maintenant 49 % de son chiffre d'affaires sur Internet. Mais cela semble vraiment une exception. Pour le moment, Internet représente 1 % des recettes dégagées en 2005 par les médias français. Aux États-Unis, les revenus publicitaires tirés directement d'Internet se situent actuellement entre 1 % et 7 %, selon les titres. Et pour les prochaines années, plusieurs spécialistes voient mal comment les revenus d'Internet pourraient représenter autre chose qu'un revenu d'appoint pour la plupart des titres de presse.

Magasiner sur Internet plutôt que dans son journal

Les difficultés financières des journaux sont aggravées par la perte de certains services qu'ils avaient l'habitude d'offrir, et qui pouvaient représenter un revenu appréciable. Le rapport pointe particulièrement les petites annonces, les offres d'emploi, les annonces immobilières et les horaires de cinéma et de spectacle, différents services pour lesquels Internet est devenu très performant. Il serait intéressant de voir l'impact du déplacement de ces services au Québec. Le rapport, lui, indique qu'en France, dans la presse nationale, les recettes provenant des petites annonces ont diminué de 55 % entre 2000 et 2005.

Mais il y a plus. Le journal comme produit fini est maintenant en compétition avec les sites Internet où le citoyen peut participer au contenu, en apportant de l'information, en créant des blogs, en rédigeant les «wikis», en participant à des forums de discussion, etc.

Un peu partout dans le monde, les journaux tentent donc de rivaliser d'imagination pour faire participer le lecteur à la fabrication du journal. Certains grands titres, comme *USA Today*, *L.A. Times* ou *El País*, proposent aux internautes de calibrer la présentation des informations sur Internet en fonction de leurs propres intérêts.

Le groupe de presse Gannett, qui publie 92 quotidiens aux États-Unis, annonce qu'en 2007 les lecteurs pourront même piloter des enquêtes journalistiques



La salle de rédaction du *Devoir*. La diffusion globale des journaux est en hausse de près de 10 % depuis cinq ans dans le monde et de 2,36 % depuis 12 mois.

par l'intermédiaire de groupes de travail!

Ce que dit le rapport, c'est que les journaux doivent passer à la vitesse supérieure sur Internet s'ils veulent survivre, avec des sites véritablement multimédias, dont les mises à jour seront permanentes, des sites qui proposeront une interactivité très forte avec leur public, et du contenu qui se répandra sur toutes les plates-formes possibles, y compris le téléphone mobile et le iPod. «*Tout retard est dangereux*», précise-t-on.

Les auteurs proposent également que les journaux développent au maximum les synergies, les partenariats et les collaborations avec d'autres entreprises, par exemple pour proposer du vidéo sur les sites Internet et une couverture journalistique multimédia.

À travers tous ces cris d'alarme, un petit paragraphe du rapport vient rappeler que, malgré tout, la presse traditionnelle présente encore des avantages: «*confort et souplesse de lecture, mobilité, capacité d'analyse, de recul, de mise en perspective*». Tout n'est donc pas perdu. Jusqu'en 2040?

Le Devoir

La page d'accueil du site Internet du *Devoir*.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

DANSE D
DANSE

0 VERTIGO
ÉTUDE #3 POUR
CORDES ET POULIES
Chorégraphe Ginette Laurin

8.9.10. MARS, 20 h

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842-2112 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790-1240

NOUVELLE CRÉATION
DE GINETTE LAURIN.
AVEC LES 8 DANSEURS
DE SA COMPAGNIE.

www.dansedanse.net

the
forsythe company

EN EXCLUSIVITÉ CANADIENNE À OTTAWA! À NE PAS MANQUER!

« Les œuvres brillantes et urbaines de
William Forsythe font l'effet d'un stimulant. »
— THE VILLAGE VOICE

7 to 10 Passages • Quintett • Fivefold
Une première nord-américaine

WILLIAM FORSYTHE DIRECTEUR ARTISTIQUE

Samedi 10 mars et
dimanche 11 mars 2007
20 h Salle Southam
Centre national des Arts

BILLETTS À PARTIR DE 31 \$

CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE
www.nac-cna.ca

HEURES D'OUVERTURE
DE LA BILLETTERIE DU CNA
du lundi au samedi : 10 h à 21 h

TARIFS ET FORFATS DE GROUPE
613-947-7000 (384)
gpmac-cna.ca

(613) 798-2113
ticketmaster

Avec l'appui de
MÉTROPOLITAIN
Commanditaire du spectacle
CANIL
L'ART DE LA DANSE
Hôtel collaborateur

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

L'opéra au cinéma: réflexions sur un autre regard

Cet après-midi se poursuit la série de retransmissions en direct du Metropolitan Opera dans cinq cinémas Cineplex au Québec. *Eugène Onéguine*, de Tchaïkovski, sera dirigé par Valery Gergiev, qu'on attend à Montréal lundi et mardi pour deux concerts avec l'OSM. L'expérience de vivre une représentation à distance et en direct sur grand écran crée un nouveau genre. Avec ses règles et ses écueils...

CHRISTOPHE HUSS

Le Metropolitan Opera de New York est bien connu pour avoir eu à sa tête de très fortes personnalités, qui, en général, profitent d'un mandat d'une durée substantielle pour marquer l'histoire des scènes lyriques. Nous avons eu, ces cinquante dernières années, Rudolf Bing puis Joseph Volpe. A présent, Peter Gelb est à la barre et, d'emblée, il a cherché à élargir l'audience des représentations du Met, à créer, comme il dit, «un cordon ombilical entre le Met et la nation». Peter Gelb, 53 ans, a un pedigree parfait pour la tâche. Il fut l'assistant, pendant dix ans, de Ronald Wilford, le grand manitou de la CAMI, très célèbre agence d'artistes, avant de diriger Sony Classical.

L'idée de relayer dans les cinémas des représentations en direct, 75 ans presque jour pour jour après la première retransmission radio d'un opéra intégral du Met, est venue de Julie Borchard-Young, qui, chez Sony, avait organisé une telle diffusion pour un spectacle de David Bowie. Mme Borchard-Young est devenue, depuis, directrice du marketing du Met. Les ambitions du tandem en matière de «dissémination» du sa-

Renée Fleming dans *Eugène Onéguine* de Tchaïkovski

voir-faire du Met ne s'arrêtent pas là. Les marchés de la vidéo sur demande, du DVD, et du téléchargement sont très directement visés à court terme. Le but de Peter Gelb est aussi de toucher un nouveau public, favorisant par des tarifs raisonnables (autour de 20 \$) une fréquentation familiale.

Une ambition

Techniquement, le produit vidéo, concocté en direct par les équipes du Met, qui disposent de dix caméras, est envoyé par satellite à des cinémas participants, munis d'outils de projection numérique. L'opération «Metropolitan Opera: Live in HD» véhicule un signal vidéo au standard haute définition 1080i et un son numérique multicanal.

des reprises est identique à celle des diffusions en direct.

Il n'empêche, l'expérience des *Puritains* de Bellini à Laval, où le premier acte s'est déroulé dans une grisaille déprimante, prouve que le plaisir du spectateur est largement tributaire du technicien de chaque salle, qui devra peaufiner minutieusement, à partir de son écran de contrôle, les réglages de contraste, de couleurs et de luminosité. Ce n'est pas parce que le signal transmis est numérique qu'il ne nécessite pas une mise au point précise.

Un autre regard

Esthétiquement, le projet est fascinant et on peut assurément proclamer qu'un nouveau genre vient de naître, puisqu'il s'adresse à un spectateur occupant une place privilégiée, la plupart des caméras se situant entre la fosse d'orchestre et la scène. Là aussi, la comparaison entre la retransmission d'*I puritani* de Bellini et celle du *Premier Empereur* de Tan Dun suscite d'intéressantes réflexions.

Plus qu'un spectateur, le mélomane assis dans un cinéma est un témoin de la représentation, témoin qui confie son regard à un tiers, le réalisateur. Dans le film d'opéra, ou même dans un DVD que l'on regarde chez soi, on peut accepter, parce qu'il s'agit d'un «produit visuel», la subjectivité d'un «metteur en image». Lorsqu'on regarde en direct une représentation, on éprouve, comme l'a bien défini une journaliste norvégienne, la véritable sensation d'assister de manière privilégiée au spectacle en direct de New York.

Nous regardons l'opéra, et confions donc nos yeux au réalisateur. L'attention est plus concentrée, plus posée. Ce spectacle aux premières loges a trouvé son mètre-étalon avec la captation du *Premier Empereur* confiée à Brian Large, qui réalisera également *Eugène Onéguine* ce samedi.

Par contre, la retransmission d'*I puritani*, confiée à Gary Halvorson, a montré, notamment au premier acte, les grands dangers d'une réalisation trop nerveuse, avec un montage saccadé, des travellings, panoramiques et contre-plongées à grand angle. Ces «gestes» donnent le tournis et viennent parasiter la quiétude de notre position privilégiée, qui n'a cure de quelque virtuosité cinématographique. Le culte du plan fixe, célébré par Francesco Rosi dans *Carmen*, trouverait en tout cas ici une application tout à fait adéquate.

Le fait est que, dans son fauteuil douillet, le bonheur du spectateur dépend à présent autant des musiciens que du réalisateur vidéo et du technicien de la salle de projection. C'est une nouvelle donnée qu'il faudra maîtriser.

Collaborateur du Devoir

Un autre son pour *Metropolis*

L'un des grands moments de Montréal/Nouvelles Musiques, qui démarre ce soir à la Société des arts technologiques, sera la projection, jeudi prochain, à la salle Pollack, du célèbre film de Fritz Lang, *Metropolis*, avec une musique d'accompagnement créée en 1995 par le compositeur d'origine argentin Martin Matalon.

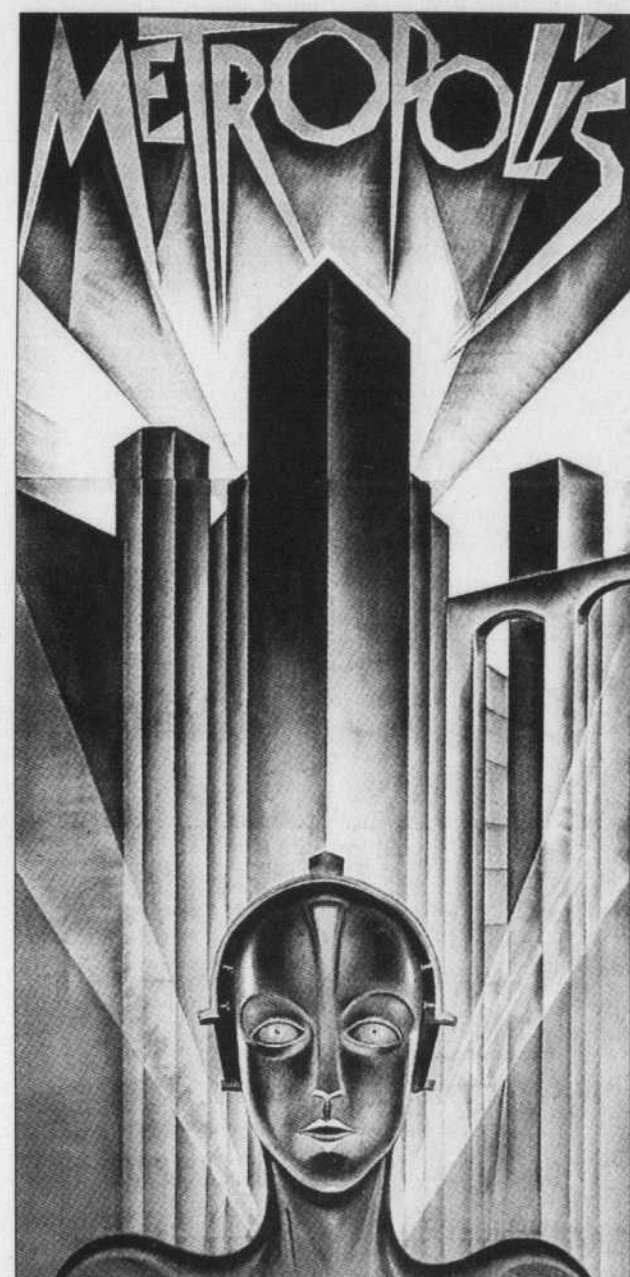
CHRISTOPHE HUSS

Nouvelles musiques

Metropolis, film muet réalisé en 1927, chef-d'œuvre de l'expressionnisme allemand, ateste de l'extraordinaire puissance du cinéma d'avant la période nazie. L'œuvre, qui repose sur un imaginaire phénoménal, décrit la vie dans Metropolis, ville du futur divisée en une ville haute, où vivent les nantis, et une ville basse, où le prolétariat fait «tourner la machine». La version intégrale de *Metropolis*, qui durait plus de trois heures, est perdue. La meilleure version restaurée, montrée pour la première fois à Berlin en 2001, dure aujourd'hui environ deux heures et demie, contrairement à la mouture courte et psychédélique que Giorgio Moroder avait présentée dans les années 80.

Lorsque Martin Matalon s'est attelé à donner une musique à *Metropolis*, le travail sur la bande originale de Huppertz n'avait pas été effectué et le lien entre *Metropolis* et la musique se résumait hélas au

VOIR PAGE 7: MATALON



REUTERS



bigico

du 22 février au 4 mars 2007
billetterie : 514 525 1500

DanseCité
la trace des créateurs

kondition pluriel
ENTRE-DEUX
traces-hors-sentiers

UN SPECTATEUR A LA FOIS SUR RÉSERVATION SEULEMENT

CONCEPT ORIGINAL MARTIN KUSCH DIRECTION ARTISTIQUE MARTIN KUSCH, MARIE-CLAUDE POULIN PERFORMANCE SARA HANLEY, CATHERINE TARDIF, GUY TRIFIRO ENVIRONNEMENT SONORE ALEXANDRE ST-ONGE COSTUMES LINDA BRUNELLE DIRECTION TECHNIQUE ERIC BELLEY

« Pendant que vous marchez dans l'espace, la performance vous apparaît. En bougeant, gardez vos oreilles alertes et vos yeux ouverts. »
KONDITION PLURIEL

5 AU 10 MARS DE 17H30 À 22H30
RÉSERVATION AUX 15 MINUTES - 10 \$
USINE C 514 521-4493
1345, rue Lalonde, Beaudry

« Une nouvelle manière de vivre une expérience artistique dans un nouveau siècle »
DAILY GAZETTE, TROY, NEW YORK

**USINE C****SOLO**

LE DOUTE M'HABITE (FRANCE)

DE ET AVEC PHILIPPE DECOUFLÉ

+16 ET 17 MARS 07
2 SOIRS SEULEMENT!
EN VENTE DÈS MAINTENANTGUICHET 514 521 4493 / WWW.USINE-C.COM
ADMISSION 514 790 1245 / WWW.ADMISSION.COM«...Ce spectacle restera gravé dans nos mémoires à jamais. Magique.»
BALLET-DANSE MAGAZINE, OCT 2004«...Philippe Decouflé vient rappeler qu'il est un interprète aussi efficace que touchant, aussi inattendu que totalement accessible.»
Roland Massabuau, MIDI LIBRE, OCT 2004

DANSE CONTEMPORAINE AMÉRINDIENNE
MANITOWAPAN ET MON PÈRE M'A RACONTÉ
7 AU 10 MARS_20 H

CHORÉGRAPHE GAÉTAN GINGRAS
INTERPRETES, ROBERT SEVEN CROWS BOURDON, MARIE-EVE DEMERS
PATRICIA IRAOLA, FRÉDÉRIC GINGRAS, SOPHIE LAVIGNE, JESSICA SERLI
COLLABORATEURS JEAN-FRANÇOIS ALLIE, FRANÇOIS BEAUSSOLEIL
CATHERINE CUGGY, ANNIE GELINAS, MIKE INWOOD, JOHANNE PARENT

LE DEVOIR

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514 525.1500

ADMISSION 514 790.1245

CULTURE

JAZZ

La longue disparition

Après des années et des années d'étude combinée à l'enseignement, Andrew Hill a repris le chemin des studios

MATALON

SUITE DE LA PAGE E 6

vidéoclip de *Radio Ga Ga* de Queen (avec des scènes du film) et à la bande «revampée» par Moroder dix ans auparavant.

Martin Matalon a écrit sa musique pour seize instruments (flûte, clarinette, saxophone, deux trompettes, trombone, trois percussions, deux claviers numériques, harpe, guitare électrique, guitare basse, violoncelle, contrebasse) et électronique. Le compositeur argentin, qui vit en France, est connu, notamment, dans le même registre, pour son travail sur *Le Chien andalou* de Buñuel et le triptyque dont ce film fait partie.

«Metropolis est une commande du Centre Pompidou à Paris.» Martin Matalon avoue en entrevue au *Devoir* avoir passé «deux ans et demi, dont une année à l'IRCAM [Institut de recherche et de coordination acoustique/Musique], à composer cette musique».

Changer de registre

Le travail sur un tel film se distingue nettement du quotidien du compositeur contemporain, qui reçoit essentiellement commande d'œuvres brèves. Dans *Metropolis*, Martin Matalon distingue deux films. «Un au niveau de la narration, du script, que je trouve conventionnel, moralisateur et pas très intéressant, et un autre au niveau des images, avec un univers poétique, futuriste, révolutionnaire, très intéressant à traiter. C'est à partir des images que j'ai élaboré la musique.» Il est vrai que Thea von Harbou, la femme de Fritz Lang, a beaucoup touché au scénario en évitant d'en faire une violente illustration de la lutte des classes.

L'électronique utilisée par le compositeur permet d'amplifier et de traiter le son des instruments. Martin Matalon est heureux de cette aventure. «À l'époque, je ne pensais pas trop au niveau pratique, mais c'est un film qui se joue beaucoup et j'ai dû avoir jusqu'à maintenant au moins vingt-cinq reprises de mon travail, plus dix qui arrivent cette année. C'est une ouverture pour la musique contemporaine, car cela touche un autre public et c'est plus facile à programmer.»

Martin Matalon s'intéresse beaucoup à ces autres débouchés de la musique contemporaine. Il vient ainsi de finir un conte musical: «Toutes ces œuvres nourrissent le travail que je peux réaliser par la suite dans la musique pure. Avec Buñuel, on apprend le sens de la narration: c'est une leçon. Depuis, il n'y a pas une pièce nouvelle dans laquelle je ne pense pas à cela — à Jorge Luis Borges également, qui m'a beaucoup influencé.»

Le travail de Martin Matalon s'annonce intéressant. Dans la présentation de l'une des représentations de *Metropolis* au Luxembourg, on peut lire: «Le compositeur Martin Matalon traque avec malice et humour cet univers chargé d'expressionnisme à l'aide d'un mobile musical, spatialisant les timbres pour créer l'illusion d'un son mouvant autour de l'auditeur. Mêlant les sons acoustiques — percussions, peaux frappées, rythmes latino-américains — à l'électronique, Martin Matalon révèle les images visionnaires de Fritz Lang.»

Nous verrons cela jeudi.

Collaborateur du Devoir

METROPOLIS

Film muet de Fritz Lang (1927).
Musique de Martin Matalon (1995).
À la salle Pollack, jeudi 1^{er} mars à 20h. Rens.: 514 398-4547.

SERGE TRUFFAUT

Les saxophonistes Art Pepper, Frank Morgan et Hank Mobley, le batteur Frank Butler ainsi que le pianiste Andrew Hill ont un trait commun: la disparition. Qu'on ne s'en fasse pas, il ne s'agit pas de celle qui se conclut dans un corbillard. Ni d'une brève mise entre parenthèses. Bref, on est entre les deux, soit la disparition longue.

Dans les cas de Morgan, de Pepper et de Butler, cette disparition avait été causée par ce qu'on appelle pudiquement des problèmes personnels. En clair, ils ont fait de la prison pour usage de stupéfiants. Mobley? Les raisons sont multiples. Reste le pianiste né à Port-au-Prince en 1937 mais élevé à Chicago. Il s'agit évidemment d'Andrew Hill.

On connaît, ou plus exactement on a connu ce musicien de la densité pour le soutien, instrumental il va sans dire, qu'il apporta dans les années 60 à Eric Dolphy, Jackie McLean, Joe Henderson, Lee Morgan et autres vedettes du label, grand label, Blue Note, sans oublier bien sûr les albums parus sous son nom.

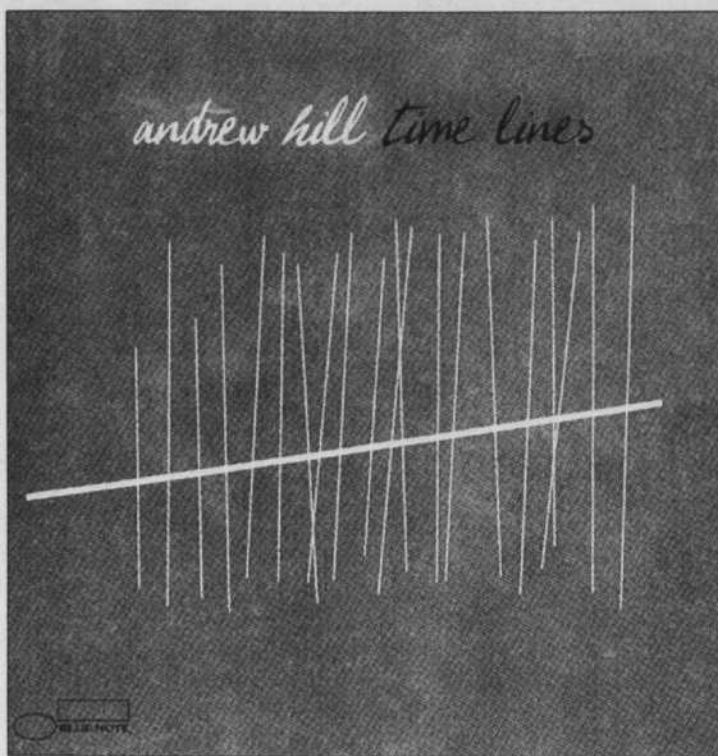
Dans les années 70, Hill s'est replié. Non pour ces raisons qui ont marqué les vies de Morgan, de Pepper et d'autres, mais bien pour se concentrer sur ce qui le distingue d'une flopée d'artistes: la composition. À l'instar de ce que fit Jay Jay Johnson lors de cette décennie, Hill s'est appliqué à parfaire sa maîtrise de l'écriture et de l'arrangement.

Résultat? Après des années et des années d'étude combinée à l'enseignement, Hill a repris le chemin des studios. Il y a plusieurs semaines maintenant, un nouvel enregistrement paraissait sur Blue Note. Son titre? *Tone Lines*. La première écoute de cet album n'était pas terminée qu'on a compris pourquoi ses talents de compositeur avaient tellement ravi les critiques du Nouveau Monde comme de l'Ancien.

Ce compact s'ouvre sur une pièce intitulée *Malachi*. Elle mérite plus d'un arrêt, car symbolique des goûts du pianiste, révélatrice de ses inclinations sonores. Bon, *Malachi*... c'est *Malachi Favors*, contrebassiste d'une des quatre ou cinq meilleures formations des quarante dernières années, soit l'Art Ensemble of Chicago. Aujourd'hui décédé, *Malachi Favors* fut un ami très proche de Hill.

Avec le rythmicien de l'Art Ensemble, l'homme originaire d'Haïti cultivait la curiosité pour les horizons sonores venus d'ailleurs, et notamment d'Afrique. Dire cela c'est dire beaucoup sur l'inflexion que Hill a imprimée sur *Tone Lines*. C'est dire surtout que c'est le jazz tel que le concevaient Coltrane, Mingus et Dolphy, et tel que le conçoivent toujours Randy Weston, David Murray et John Zorn, duquel Hill se rapproche. Soit un mélange de densité et de créativité de tous les instants.

Réalisé en compagnie de John Hebert à la contrebasse, d'Eric



Réalisé en compagnie de John Hebert à la contrebasse, d'Eric McPherson à la batterie, de Greg Tardy aux saxophones et aux clarinettes et surtout de Charles Tolliver à la trompette, *Time Lines* devrait séduire les amateurs d'aventures.

McPherson à la batterie, de Greg Tardy aux saxophones et aux clarinettes et surtout de Charles Tolliver à la trompette, *Time Lines* devrait séduire les amateurs d'aventures.

Le nouveau Sonny Rollins est arrivé. Il s'appelle *Sonny Please*, paru sur étiquette Emarcy. Vu la stature de l'homme, ici et là on parle de ce compact. Bon. Rollins ayant été un acteur important de l'histoire, il y est à jamais, dans l'histoire. On dit cela

parce que, étant dedans, il n'a plus à la faire.

Comme pour ses récentes productions, son groupe comprend les excellents Clifton Anderson au trombone et Steve Jordan à la batterie, l'incisif Bobby Broom à la guitare, le vénérable, le sûr Bob Cranshaw à la basse ainsi que le percussionniste Kimati Dinizulu.

Le tout est à l'image du précédent album. Ce n'est ni extraordinaire ni quelconque. C'est vraiment entre les deux. En fait, la grande vertu de cet album est la

suyvante: il donne illico l'envie d'écouter *Freedom Suite* ou *East Broadway Rundown*. C'est déjà quelque chose.

Joey DeFrancesco, un papier éclairant sur Bradley's, club aujourd'hui fermé, et des témoignages sur James Brown.

Le Devoir

À la suite du décès du chaleureux Jay McShann en décembre, dans sa ville natale de Kansas-City, un bon nombre d'articles lui ont été consacrés. Après lecture de ces derniers, on voudrait juste souligner ceci: la très grande majorité des albums que ce pianiste de swing mâtiné de blues a enregistrés, du milieu des années 70 jusqu'à son dernier souffle, ont été publiés par deux labels canadiens. Soit Sackville d'abord et le fabuleux Stony Plain, fondé par Holger Pedersen, animateur à CBC.

Amateurs d'americana, de roots, de folk-country-blues, sachez que le chanteur et guitariste Kelly Joe Phelps va quitter prochainement son cher Oregon et traverser la frontière. Le 1^{er} avril, il se produira à l'auberge Black Sheep située à Wakefield, dans la région de Gatineau. Et Montréal? Allez savoir... Le numéro de téléphone pour réserver les billets: 1 888 222-6608.

Au sommaire du dernier numéro de *Down Beat*: un long portrait de David Sanborn, un article consacré à l'association du vibraphoniste Bobby Hutcherson et du pianiste-organiste



Sonny Rollins

LES ARTS Financiers Sun Life

Hydro Québec présente

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE

8^e édition DU 22 FÉVRIER AU 4 MARS 2007

BARBARA HENDRICKS

UN RÉCITAL UNIQUE!

AU PROGRAMME, DES AIRS DE POULENC, MALHER, GRANADOS, DUPARC, BIZET ET DE FALLA.

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts 514 842-2112 1-866-842-2112 www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 799-1218

4 mars 20h Théâtre Maisonneuve, PdA

De meilleurs sièges offerts en exclusivité aux titulaires de la Carte American Express®! montrealenlumiere.com/americanexpress

RENSEIGNEMENTS 514 288-9955 1 888 477-9955 montrealenlumiere.com

les séries Pro Musica 2006-2007

UNE PAUSE SUR MESURE

SÉRIE TOPAZE

Cinquième Salle, Place des Arts

MARIKA BOURNAKI, piano

Dimanche, 4 mars, 11 h

PROGRAMME

Bach, Rachmaninov, Chopin

Série Topaze

Billets : 25 \$ et 10 \$ (étudiants) (taxes et redevance en sus)

Atelier d'initiation musicale pour enfants : 3 \$

Inscription à Pro Musica : 514-845-0532

SÉRIE ÉMERAUDE

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

LE QUATUOR MUIR

Lundi, 5 mars 2007, 19 h 30

PROGRAMME

Haydn, Berg, Schumann

Série Émeraude

Billets : 35 \$, 30 \$ et 15 \$ (étudiants) (taxes et redevance en sus)

En vente à la Place des Arts : 842-2112

Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

La Scena Musicale

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Conseil des arts et des lettres Québec

Place des Arts Québec

(514) 842-2112 1-866-842-2112 www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-799-1218

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ, LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

26 concerts 72 compositeurs 28 ensembles 11 chefs 23 solistes 700 musiciens

MINMI Montréal/Nouvelles Musiques

24 février au 8 mars 2007 www.festivalmm.ca

Festival international

Spatio Lumino

Électroacoustique, acoustique, improvisations... une soirée « électrique »! Samedi 24 février Société des arts technologiques de Montréal [SAT], 20 h

André Hamel

Totem Contemporain

Des instruments spectaculaires pour une musique spectaculaire! Dimanche 25 février Église du Gesù, 20 h

Jean-François Laporte

DE VISU

Un sculpteur chez Gulliver

RON MUECK

Musée des beaux-arts
du Canada, Ottawa
Du 2 mars jusqu'au 6 mai

RENÉ VIAU

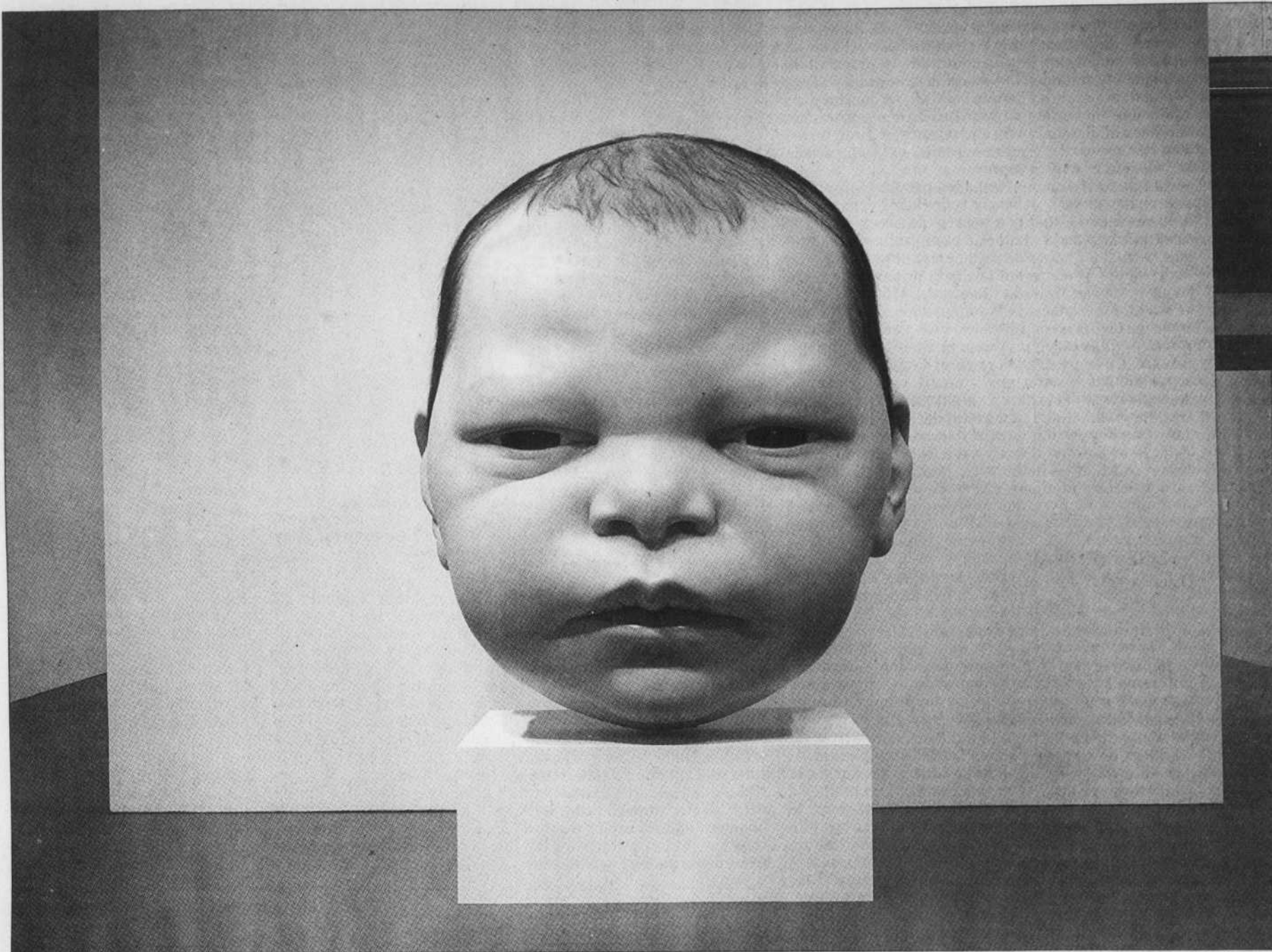
Immense, l'enfant recourbé exposé au Pavillon de l'Arsenale de la Biennale de Venise en 2001 consacrait l'artiste australien Ron Mueck. Cette œuvre spectaculaire atteignait une perfection quasi absolue dans la reproduction. Le spectateur, toutefois, ne pouvait s'empêcher d'établir une distance par rapport à cette figure dont le réalisme est contredit par ses dimensions hors normes.

S'arrêtant à Ottawa après New York, Edimbourg et Paris (à la Fondation Cartier), une exposition itinérante de Ron Mueck est l'occasion d'admirer cinq pièces monumentales spécialement conçues pour cette tournée ainsi que d'autres pièces présentées en exclusivité à Ottawa.

Plus vrais que nature

Mueck n'a beau compter à son actif qu'une quarantaine de sculptures, car il travaille très lentement, sa célébrité est établie. Les corps qu'il réalise, le plus souvent nus, sont d'une troublante vérité. Texture de la peau, rides, veines, grains de beauté, cheveux, poils... Tout y est! Utilisant le fibre de verre et le silicone, Mueck soigne le moindre pore de peau, le plus petit plissement de voûte plantaire. Transplantés un à un, de vrais cheveux sont utilisés en guise de système pileux. Même les globes oculaires témoignent d'une humidité factice. L'épiderme semble élastique à l'exemple de la vraie peau. Chaque détail est reproduit avec un souci maniaque.

Pourtant, ici le réalisme est contredit par des dimensions hors normes. Aucune sculpture ne correspond à la taille réelle. *Boy* fait cinq mètres. *Pregnant Women*, 2,5 mètres, *Big Man*, deux mètres. L'immense *Wild Man*, un homme nu, barbu et échevelé, recroquevillé sur son tabouret, jette un regard horrifié au visiteur du haut de ses 2,85 mètres. L'homme apparaît hagar. Sa peau est marbrée d'engelures. *In Bed* représente une quinquagénaire de sept mètres allongée dans son lit. Perdue dans ses pensées, elle côtoie *Two Women*, deux vieilles dames en manteaux, ridées et courbées. Aux côtés de ces géants, *Seated Woman and Mother and Child*, ou encore *Angel* ne dépassent pas un mètre. Allongés l'un près de l'autre, les protagonistes de *Spooning Couple* ne mesurent que quelques centi-



Head of a Baby, 2003, de Ron Mueck

SOURCE MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU CANADA

mètres. Minuscules, l'homme et la femme ne se frôlent qu'à peine, comme surpris dans leur intimité. Tandis que la maîtrise de la ressemblance ajoute à la fascination, l'exagération des proportions contraste avec la fidélité du rendu. Les connaissances anatomiques époustouflantes entrent en contradiction avec ces dimensions manipulées et factices. Cela donne à ces œuvres quelque chose de glaçant et d'horifique.

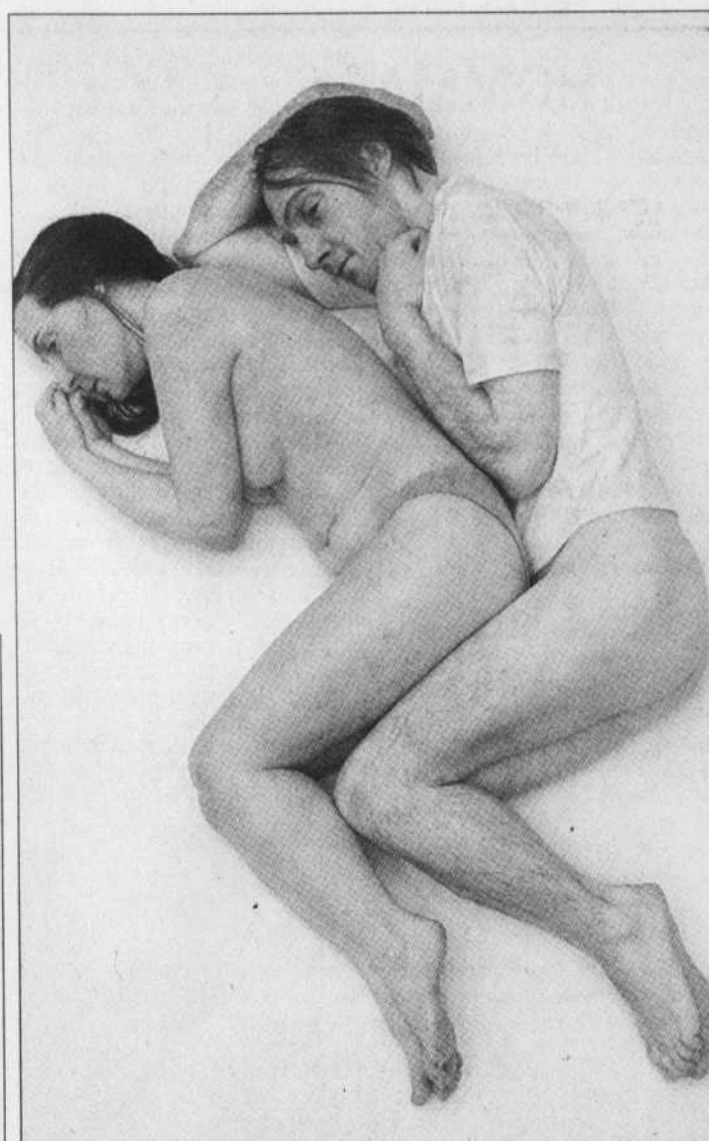
En 1996, la belle-mère de Mueck, la peintre britannique d'origine portugaise Paula Rego, commande à Mueck, installé à Londres depuis 1986, une sculpture de Pinocchio pour une série de tableaux qu'elle compte dresser d'après Walt Disney. Mueck se consacrait alors à la publicité et à la télévision en fabriquant

des créatures plus vraies que nature pour des séries telles *Sesame Street* ou le *Muppet Show*. Visitant l'atelier de Paula Rego, le collectionneur Charles Saatchi tombe nez à nez devant le Pinocchio de Mueck. Il propose alors à l'artiste australien de participer à une exposition qu'il organise, intitulée *Sensation: Young British Artists from the Saatchi Collection*. Cette présentation en 1997 marque le point de départ de la vogue des «Young British Artists», avec notamment les animaux dans le formol de Damien Hirst. Mueck y expose *Dead Dad*. Acquise par Saatchi, cette sculpture d'environ un mètre représente le corps sans vie de son père qui venait de céder. Suivront d'autres œuvres, telle *Pregnant Woman*, vendue 817 000 \$US à la National Galle-

ry d'Australie. Depuis, ses œuvres commandent des prix toujours plus élevés.

Des nains et des géants

Sur les traces de Gulliver, Mueck fait évoluer le spectateur dans son monde de géants et de nains en nous communiquant certaines de ses préoccupations. Théâtralisées par le socle, une chaise, des vêtements ou un accessoire, une embarcation comme dans *Man with a Boat*, ces figures semblent affligées d'un certain vertige. Ces sculptures opposent l'individu à la foule. Elles dépeignent ces moments cruciaux de l'existence que sont la naissance ou la mort. *Mother and Child* arrive à capter ce premier instant fait d'étonnement et d'angoisse qui saisit cette première confrontation entre la



Spooning Couple, 2005. Scottish National Gallery of Modern Art, Edimbourg. Allongés l'un près de l'autre, les protagonistes de *Spooning Couple* ne mesurent que quelques centimètres.

SOURCE MNBAC

mère et le nouveau-né. Mueck fait des âges successifs de la vie ses sujets de prédilection. Ses œuvres illustrent les premiers jours avec ces nombreuses sculptures de bébé, l'enfance puis l'adolescence, la maturité et la vieillesse.

L'artiste nous persuade dans un premier temps que nous nous situons face à ces œuvres sur le terrain du réel. Les changements d'échelle introduisent un retournement dramatique.

Collaborateur du Devoir

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

18 mars Lancement de la 20^e saison
14 avril Encore quelques places pour FERNANDO BOTERO
au Musée national des beaux-arts du Québec
22 avril Le Monument national : conférence

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont



Jean-François Berthiaume

Jean-François Berthiaume

AMAS DE CABANES :
CANADA

Ariane Dubois
LIEUX MOMENTANÉS

Du 10 février au 1^{er} avril

Visite commentée :
le 25 février, à 14 h.
Entrée libre.

Relâche scolaire :
visites animées le 4 mars,
à 13 h 30, et les 5, 6 et
7 mars, à 15 h.
Entrée libre.

Salle

ALFRED-PELLERIN

Maison des arts de Laval
1395, boulevard de la Concorde Ouest
Renseignements : 450 662-4440
www.ville.laval.qc.ca
sous la rubrique culture



ANTOINE Plamondon
1804-1895 Jalons d'un parcours artistique

Découvrez le parcours artistique d'un des plus influents peintres québécois du 19^e siècle

Jusqu'au 1^{er} avril 2007

Cette exposition est organisée et mise en circulation par le Musée national des beaux-arts du Québec, société d'État subventionnée par le ministère de la Culture et des Communications du Québec. Elle a aussi reçu le soutien financier du Programme d'aide aux musées du ministère du Patrimoine canadien.

LA PRESSE **MUSÉE McCORD** The Gazette

690, rue Sherbrooke Ouest (angle Victoria)

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

CULTURE

EXPOSITIONS

Enthousiasme et feux blêmes

FRANÇOIS VINCENT

Galerie Simon Blais
Jusqu'au 10 mars

RENÉ VIAU

À la fois irradiantes et contemplatives, les peintures de François Vincent ressemblent à autant de feux blêmes. Elles jouent sur la «présence-absence» pour nous communiquer un sentiment à la fois mélancolique et profondément évocateur. On pense à Morandi par sa façon de donner l'impression de saisir une vie secrète. Cet artiste est l'une des références de François Vincent. Après une période caractérisée par des figurines en équilibre précaire, Vincent évacue la représentation humaine au profit de formes minérales sur fond d'étranges plages lumineuses.

La plupart de ces œuvres sont peintes sur un support de panneau à la gouache traitée au vinyle. Cette technique permet à l'artiste de donner pleine mesure aux couleurs qu'il affectionne dans un registre de tonalités subtiles. Souvent, deux partitions se distribuent à la surface de la toile. Les sections, comme partagées, semblent faire se télescoper des univers différents à la recherche de points de rencontre. Cette articulation renforce le pouvoir de suggestion et de narration de ces tableaux dont les ressorts se déploient en une spirale mystérieuse. La disposition instaure un dialogue incertain, une suggestion de choix entre deux voies, deux issues. Nous sommes forcés de réinventer devant ces mondes flottants qui nous sont proposés, nos propres référents, nos propres orientations.

LISE BOISSEAU

Galerie d'art d'Outremont
Jusqu'au 4 mars

Abstraite, la peinture de Lise Boisseau se développe selon des règles précises. Chaque toile correspond à un programme bien défini. Il peut s'agir de faire tenir différents types de perspective sur une même surface. Pour une autre toile, elle s'est donnée comme mot d'ordre de diversifier les outils et les manipulations du médium. Ailleurs, Lise Boisseau a décidé d'inclure des caches ou des couleurs qui se mélangent sur la toile. Le résultat est beaucoup mieux que ce que l'on pourrait croire. Ces exercices n'ont rien de scolaire. A l'opposé, ils sont à cent lieues d'une attitude «réductionniste» plus dogmatique qui émanerait tout droit de la peinture des années 70, avec Ryman, Support-Surface ou Stella, issue pourtant d'une même conception avant tout instrumentale. Le choix d'un programme vise au contraire à faire de la peinture une rencontre possible entre différents

états paradoxaux. Les moyens matériels dont dispose l'artiste s'entrecroisent sur plusieurs strates dont l'une serait la technique, une autre l'histoire même de l'abstraction, une autre encore ses propres choix plastiques et son «écriture» de prédilection. Tout cela afin de dégager, un peu par défi, beaucoup par jeu, de nouveaux territoires, tandis que l'évidence de ce travail se lit bien sûr davantage dans la distance ludique que dans les notions de sublime ou d'urgence qui apparaissent à cet égard déclassées. Félicitations donc, Lise Boisseau, pour vos programmes!

ENTHUSIASM
NEIL CUMINGS
ET MARISIA LEWANDOWSKAGalerie Liane & Dany Taran
Jusqu'au 1^{er} avril

Fascinante mais exigeante, cette présentation puise parmi des fonds d'archives. Elle se veut une anthologie choisie par ces artistes parmi les films issus des clubs de cinéma de la Pologne socialiste. Les films datent du début des années 60 jusqu'au milieu des années 80. Ils ont été regroupés dans trois salles de projection selon trois séances d'une heure chacune avec pour thèmes l'amour, le travail, le désir.

Erotisme, retrouvailles d'anciens amants; manifestations «Peace and Love»; chronique familiale douce-amère; valse-hésitation des rencontres amoureuses; instants de solitude; chroniques parfois acerbes des travaux et des jours; corruption, pollution... Le style filmique se fait carrément expérimental, ailleurs dénonciateur ou s'inspire du réalisme documentariste. Ces témoignages ont pour dénominateur commun l'enthousiasme, titre de l'expo en une trajectoire parfois absente de bien des lieux d'art ou des démarches d'artistes subventionnés à tire-larigot.

Même au sein d'un système oppressant comme celui de la Pologne du rideau de fer, la création, et la pulsion de liberté qui l'accompagne, s'insère au cœur du quotidien, avec comme volonté de le subvertir par de telles pratiques non instrumentalisées. L'analyse des situationnistes ou de sociologues tels Bourdieu ou Michel de Certeau n'aurait certes pas renié ce regard. Ici, l'accent sur une implication personnelle et de réelles convictions dans la valeur de l'art se fait manifeste quand on sait qu'*Enthusiasm* est l'une des dernières expositions d'art contemporain montées au Centre Saydie Bronfman. Cette exposition est une coproduction du Centre d'art contemporain de Varsovie; de la Whitechapel Gallery de Londres; du KunstWerke de Berlin et de la Fundacio Antoni Tàpies de Barcelone.

Collaborateur du Devoir



FRANÇOIS CATAFORD

Une vue générale de l'exposition de François Vincent à la galerie Simon Blais

En coproduction avec le
Festival Montréal/Nouvelles Musiques
et le Conservatoire de musique de Montréal
l'Ensemble contemporain de Montréal

présente

En résidence au
Conservatoire de musique
de Montréal

Véronique Lacroix
Directrice artistique

ecm-qr.ca

Concerts des nations

Concert des nations 1
L'importance des compositeurs
pour l'identité culturelle d'un peupleCauserie avec
BERNARD LANDRY
Invité d'honneuret
MICHEL GONNEVILLE
Compositeur26 FÉVRIER 2007, 17h30-19h30
Restaurant Vasco da Gama
1257, rue Bernard
Places limitées
RSVP: 514-524-017330\$
Inclut 1 verre de vinConcert des nations 2
Aventa et ECM

ENSEMBLE CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Véronique LACROIX, chef

ENSEMBLE AVENTA (Colombie-Britannique)

William LINWOOD, chef

Jacynthe RIVERIN, pianiste

Janice JACKSON, soprano

Oeuvres:
Abyss, Poul RUDERS (Danemark)
Pong, Moritz EGGERT (Allemagne)
Il suono blu, Giorgio MAGNANENSI (Italie/Canada)
Moon-Pain, Klaus Ib JORGENSEN (Danemark)
Adonwe, Michel GONNEVILLE (Canada)27 FÉVRIER 2007, 20h
Salle Pierre-Mercure, Centre Pierre-Pétadeau
300, boul. de Maisonneuve E.
Info: 514-524-0173
Billetterie: 514-987-691925\$
Étudiants: 10\$
Aînés: 10\$

Forfait Concerts des nations 1 et 2: 50\$ (RSVP)

PUBLICITÉ

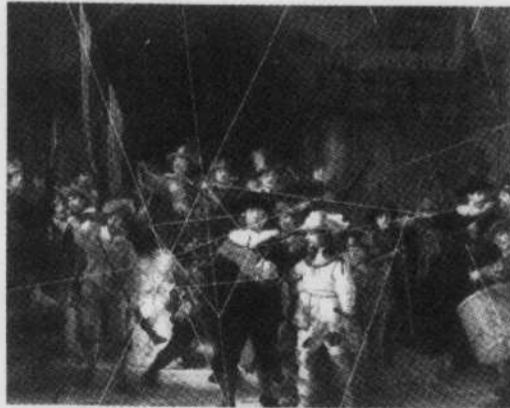
HOMMAGE à GEORGES BOKA

et HOMMAGE de BOKA, à Rembrandt et La Ronde de Nuit :



Georges Boka a élucidé le mystère de *La Ronde de Nuit*, une oeuvre magistrale de Rembrandt qui est devenue le joyau de la Ville d'Amsterdam et la gloire des Pays-Bas. Cet énigme perdurait depuis la création du tableau. Par des lignes que Boka a tirées sur le tableau, il fait ressortir la preuve de la pensée secrète du créateur. Rembrandt, a en effet, selon l'intuition de Boka, inséré toute sa famille secrètement parmi les personnages de sa commande des *Arquebusiers d'Amsterdam* sans que cette idée ne soit jamais découverte ou reconnue depuis la fin de l'exécution du tableau en 1642, jusqu'en 1963, et publiée qu'en 1994. La toute première ligne que Boka a tirée, il l'a appelée, la «Ligne-de-vie». Celle-ci,

rassemble et lie Rembrandt à toute sa famille. Le Maître s'est mis deux fois dans la toile, comme s'il aurait voulu donner un indice de deux compositions séparées. Sa composition était devenu un jeu, où toute la famille réunie, jouait subtilement ensemble. Chacun avait une arme en relation des armes des miliciens, excepté pour leur dernier enfant Cornelia, placée derrière la tête de sa mère. Symboliquement, il avait recréé ses enfants comme il aurait aimé les voir vivre et grandir. Ce fut sa façon de rendre symboliquement un hommage à sa femme Saskia et à sa famille en la rendant dans son tableau, vivante et intemporelle.

La Ronde de Nuit : Rijksmuseum, Amsterdam
Exemple de lignes de composition tirées par Georges Boka, copyright

Robertson Davies: *Los Angeles Times*, Book Review, 94 - Autant les historiens du monde des arts aimeraient démolir la thèse de Georges Boka; «c'est impossible. Il ne peuvent pas le faire faire». «Ce que Boka dit, doit être pris au sérieux».

Thomas L. Glen, Associate Professor, Dept of Art History, McGill University : Extrait de : «Forward», Juin 1995. - Sans contredit, ce livre constitue une étude très sérieuse qui mérite l'attention de tous les spécialistes de Rembrandt et de tous ses connaisseurs et ses admirateurs». «Plus encore, s'il y a un aspect des plus réconfortant et digne d'intérêt, c'est qu'il est écrit par un artiste qui commente un autre artiste». «On reconnaît mieux encore la perspicacité de Boka dans sa brillante analyse de la composition même de cette peinture. Sa démonstration des lignes droites, de la «ligne-de-vie», de l'usage des cercles, des ovales, du recours aux divines proportions et à la règle d'or ne relève pas de son imagination propre, mais ce sont des secrets de Rembrandt qu'il met en lumière». «Georges Boka entremêle les données des spécialistes et ses propres intuitions d'artiste expérimenté; il en dégage ainsi le récit formidable d'une créative ingénuité».

André P. Beauchamp : Journaliste, Animateur, v.p. Fondateur de TVRL. - Sincères félicitations à l'homme et au père que je connais, ainsi qu'au peintre de grand talent et à l'érudit. Georges Boka a eu l'extraordinaire intuition de comprendre et de publier le premier au monde, ce qu'avait voulu dire Rembrandt dans «son grand tableau» comme il aimait l'appeler. Car «Ronde de Nuit» est un faux titre qui fut donné plusieurs années après la mort du peintre en 1669. Rembrandt resta toujours incompris. Malgré sa bonté et sa spiritualité, malgré son grand attachement à sa famille, son caractère libre, il fut plutôt haï et méprisé par son propre peuple, on conspira même jusqu'à sa perte. Sa gloire fut éphémère. Aujourd'hui, 354 années après avoir enfin livré son grand tableau, l'admission par les historiens de l'existence d'un «énigme» au sujet de certains personnages et de la composition, resterait une solution encore à découvrir! Pourquoi? Feraient-ils donc la sourde oreille à une réponse évidente de Boka au problème? Ou, est-ce le fait qu'une idée si simple mais extraordinaire à la fois, ait pris chacun par surprise. Boka a pensé en artiste, il a donc pu découvrir plus facilement ce que Rembrandt avait pu penser lui-même. Les Membres du Rembrandt Project sont venus à la conclusion, qu'il ne fallait plus chercher une réponse historique ou anecdotique, mais plutôt chercher au niveau symbolique et allégorique. Le tableau n'est plus qu'une vaste métaphore à l'image de Saskia et ses enfants: elle possède deux sens, l'une historique, l'autre symbolique. Tout est vie palpante, tout est mis en mouvement. Rembrandt n'est pas étranger à sa toile et à ses propres symboles, ceux de sa propre vie

Monsieur Georges Boka est fier de contribuer chaque année à l'encan annuel au profit du centre de soins palliatifs La Maisons Victor-Gadbois. Monsieur Boka invite les artistes à le joindre dans sa démarche en communiquant avec l'organisateur de l'encan: Financière Banque Nationale: 514-879-5177 - ou - avec La Maison Victor-Gadbois 450-467-1710. (commande de livres) La Ronde de nuit: l'énigme révélée. - Rembrandt_cuypp@videotron.ca - Tel: 514-907-6159

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

UNE PRÉSENTATION DE
Financière Sun Life

CHANTER LA FRANÇAISE

YANNICK NÉZET-SÉGUIN, CHEF // NATHALIE PAULIN, SOPRANO
LE CHŒUR DE L'ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

DEBUSSY: PRÉLUDE À L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE
FAURÉ: PAVANE, VERSION AVEC CHŒUR
MERCURE: CANTATE POUR UNE JOIE
POULENC: STABAT MATER

LE LUNDI 26 FÉVRIER 2007, 19 H 30
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE À 18 H 30

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842.2112 1 888 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 780.1248

PARTAGEZ NOTRE PASSION 514.598.0870 POSTE 21, ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

CULTURE

ENTREVUE

Traquer en tandem

Panache, d'André-Line
Beuparlan, clôture ce soir les 25^{es}
Rendez-vous du cinéma québécois

ODILE TREMBLAY

André-Line Beuparlan est réputée pour son écoute sensible et son absence de complaisance. On la croise souvent sur les plateaux des autres, où elle s'agit en tous sens comme directrice artistique, mais ses documentaires remarquables sur sa famille, *Trois princesses pour Roland* et *Le Petit Jésus*, lui ont valu aussi une vraie reconnaissance de cinéaste.

On peine à l'imaginer hors du film de famille, pour tout dire, comme si l'intimité était le préalable à son entrée en scène. D'où ce premier étonnement devant *Panache*, portraits croisés de six chasseurs.

Elle vous dira que ces hommes font partie de sa famille élargie. A preuve, c'est à Montcerf, en Haute-Gatineau, là où elle possède une cabane au fond des bois depuis 15 ans, qu'André-Line a appris à pratiquer la chasse. «*J'ai tué, dit-elle, un original et un chevreuil. C'était dur.*»

La chasse n'était pas au départ son truc. Elle s'est adaptée à l'environnement.

Ses héros, grands chasseurs nés à l'orée du bois, presque une carabine à la main, se sont confiés à André-Line parce qu'elle connaissait le corps-à-corps avec la bête lumineuse, comme eux.

«*On est 250 dans un petit village, près de Mont-Laurier, explique-t-elle. Tout le monde se côtoie, se connaît. Un des personnages du film dira: "Si tu ne tires pas, tu ne comprends pas." Chaque Québécois possède des rapports avec la chasse; un père, un cousin, un oncle. Elle fait partie de notre imaginaire.*»

Dans ses films précédents, elle a parlé des femmes et de la famille. Cette fois, la documentariste a voulu plonger dans l'univers masculin avec sa violence et ses silences, ses coudes-à-coudes virils. «*Tout est lié dans mes films: l'enfance, la mort de mon frère, la mort tout court. Je tourne sur ce que je vois, ce que je connais.*»

Son conjoint, le cinéaste Robert Morin, tient la caméra dans ses films. Ils traquent la vérité en tandem.

«*Les hommes dans Panache font partie du cycle avec la bête, dit-elle. Ils n'éprouvent pas de chagrin à tuer*

le gibier. Enfants déjà, ils abattaient des animaux dans la ferme de leurs parents. Mais Bla-Bla, qui a 33 ans, ressent des sensations fortes en tirant, davantage que ses aînés.»

Les six chasseurs qu'elle suit dans leur chasse et interroge sur la vie et la mort ont entre 33 et 73 ans. «*Ils sont bûcherons, chasseurs, machos, presque analphabètes, n'ont pas fréquenté l'école. Ce sont des gars de la région, pas des extraterrestres. Le chevreuil, l'original sont là aussi pour leur procurer de la viande, le panache, l'exploit.*»

Ses héros possèdent peu de mots à leur vocabulaire. «*Ils ont quelque chose de brut, mais connaissent un tas de choses et m'ont beaucoup appris. Ce n'était pas évident pour eux d'endurer une fille comme moi dans une cache, au cours des matins froids. Ils ont raté leur chasse avec moi, mais je les intriguais autant qu'ils m'intriguaient eux-mêmes. Même si pour eux les rôles des hommes et des femmes demeurent traditionnels, ils me laissaient aller.*»

André-Line voit ces chasseurs comme des êtres en quête de leur propre Graal, la bête, celle dont ils empailleraient le panache. Ils en font collection, placent leurs économies dans ces trophées de chasse, parfois empailleraient tout le demi-corps de l'animal.

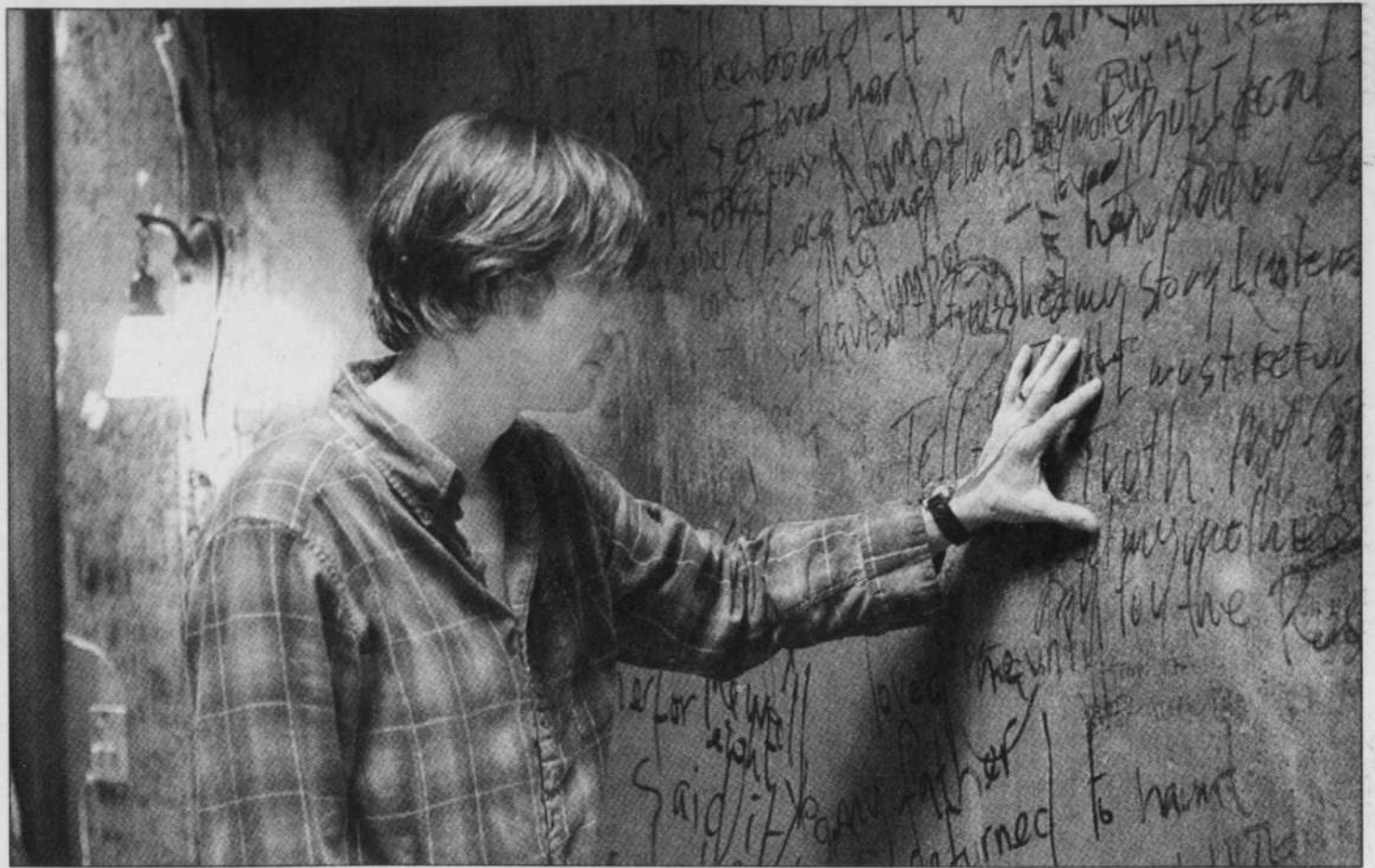
«*Je leur ai posé des questions existentielles, précise la documentariste. Ils sont croyants, non pratiquants, aiment jouer avec les interdits, déjouer les garde-chasse la nuit. Avec eux, on pénètre un peu le mythe du cowboy à la frontière.*»

Bon! Ces chasseurs sont des sortes de cousins de village, mais André-Line sait bien qu'elle reviendra bientôt à sa famille immédiate. «*Je l'ai dit à ma mère.*» Elle prépare un sujet très intime sur lequel elle préfère conserver encore le secret.

André-Line estime que son expérience de cinéaste l'aide à être une meilleure directrice artistique, car elle se ressource, avant de plonger dans des univers d'autrui qu'elle aborde de façon anthropologique.

«*Tout le monde me demande si j'ai envie de réaliser des films de fiction, mais les fictions, je les aborde à travers les œuvres de Robert Morin, de Louis Bélanger, de Philippe Falardeau, de Robert Favreau, dit-elle. J'adore aussi mon métier de directrice artistique.*»

Le Devoir



Jim Carrey dans *Le Nombre 23*, de Joel Schumacher

SOURCE ALLIANCE ATLANTIS

Choisissez un meilleur numéro...

NUMBER 23
(V.F. : LE NOMBRE 23)

Réalisation: Joel Schumacher.
Scénario: Fernley Phillips. Avec Jim Carrey, Virginia Madsen, Logan Lerman, Danny Huston. Image: Matthew Libatique. Montage: Mark Stevens. Musique: Harry Gregson-Williams. États-Unis, 2007, 98 min.

ANDRÉ LAVOIE

Si vous êtes fort en calcul mental et en numérologie en plus de voir des complots partout, *Number 23*, la nouvelle tartine de Joel Schumacher (*Phone Booth*, *The Phantom of the Opera*), constitue une sélection de choix. Or ces caractéristiques du spectateur idéal excluent beaucoup de gens, ce qui laisse présager — sans même faire de savants calculs — un auditoire clairsemé.

Il est vrai que les inconditionnels de Jim Carrey voudront le reconforter pour ses derniers efforts, cette fois sur le mode tragique, un terrain glissant pour un acteur cédant souvent au cabotinage malgré de notables exceptions (*The Truman Show*, *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*). Jouant à la fois la carte de l'homme ordinaire, ce qu'il réussit assez bien, et celle du détective privé au passé trouble et à la sexualité dérégulée, ce qui nous demande beaucoup d'abnégation, Carrey est tout simplement la victime d'un scénario trop bavard, mal

tricoté et ébloui par sa propre érudition. Et avec Joel «regardez-moi faire du cinéma» Schumacher aux commandes, on court au désastre à bien plus de 23 km/h.

Dans une banlieue anonyme, Walter Sparrow (Carrey) mène une existence banale auprès de son épouse Agatha (Virginia Madsen) et de leur fils Robin (Logan Lerman). Pour son anniversaire, Agatha lui offre un étrange roman publié à compte d'auteur, *The Number 23*, que Walter devore avec une obsession grandissante. En effet, le héros du livre, Fingerling (également incarné par Carrey), porte un lourd passé qui se confond avec celui de Walter. L'identification devient fusionnelle, au point de croire que le livre, décrivant un meurtre crapuleux commis par Fingerling, serait une parabole donnant la clé d'un crime non résolu et que Walter voudrait élucider avant de perdre complètement la raison.

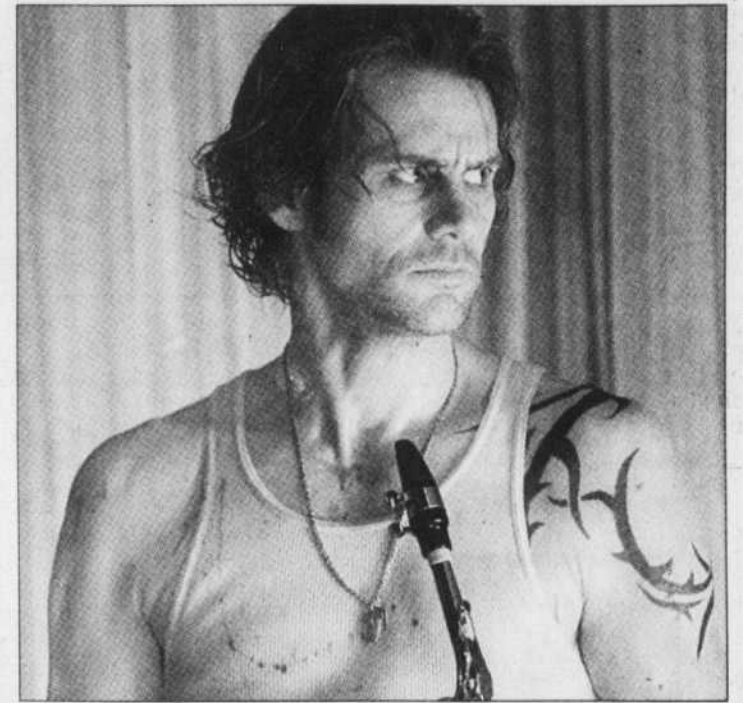
À ce stade-ci, n'aurait-on pas la tentation d'aller plus loin et de jeter un éclairage cru sur les «mystères» qui composent *Number 23*, question de vous épargner temps et argent? Peu importe les indices semés sur le parcours de Walter par le jeune scénariste Fernley Phillips, dont c'est le premier effort professionnel (le pauvre...), les explications ressemblent à de la bouillie pour les chats. Et tandis que le film n'en finit plus de décrire l'univers (fade) de ce ramasseur de chiens égarés, la conclusion est livrée dans une précipitation qui rend tou-

te cette entreprise encore plus absurde et inutile.

Les amoureux du film noir feront peut-être quelques compromis pour apprécier les visions cauchemardesques de Walter, flanqué d'une vamp ayant les traits de son épouse (encore Virginia Madsen, plus convaincante en maman tarte aux pommes et autres pâtisseries trop sucrées), mais leur patience atteindra vite

ses limites. Entre des dialogues parasités par une science de l'inutile (toutes les combinaisons mathématiques autour du chiffre 23 sont déclinées...) et une atmosphère faussement glauque qui confine à l'ennui, on en arrive à une seule conclusion: Jim Carrey a misé sur le mauvais numéro. A vous d'être plus futé que lui.

Collaborateur du Devoir



Jim Carrey a misé sur le mauvais numéro.

SOURCE ALLIANCE ATLANTIS

PALMARÈS DVD ARCHAMBAULT

Résultats des ventes : Du 13 au 19 février 2007

FILM/TÉLÉSÉRIE

- 1 THE DEPARTED
- 2 C.R.A.Z.Y. Édition du collectionneur
- 3 MARIE ANTOINETTE
- 4 JEAN DE FLORETTE/MANON DES SOURCES
- 5 CHICK'N SWELL Série-3
- 6 CINDERELLA 3
- 7 BON COP, BAD COP
- 8 LA DOUBLURE
- 9 PASSE-PARTOUT
- 10 RADIO ENFER Saison 1

VARIÉTÉS

- 1 NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
- 2 PATRICK NORMAN Tu peux frapper...
- 3 GRÉGORI CHARLES Noir et blanc
- 4 AN INCONVENIENT TRUTH
- 5 PILATES Force et minceur
- 6 DIEUX DU STADE Making Of (2007)
- 7 LES NORDIQUES
- 8 LOUIS-JOSÉ HOUDE À l'Olympia de Montréal
- 9 PILATES Abdos de fer
- 10 PINK FLOYD P.U.L.S.E.

FÉLICITATIONS AUX LAURÉATS DES PRIX RIDEAU 2007



PRIX RIDEAU

PRIX INITIATIVE
Théâtre Hector-Charland

PRIX PARTENARIAT
Village en chanson de Petite-Vallée / La Petite École de la Chanson

PRIX DE LA TOURNÉE
Anacrouse pour Nucléaire (Yann Perreau)

PRIX DU DIFFUSEUR DE L'ANNÉE
Claude de Grandpré pour le Théâtre Hector-Charland

PRIX HOMMAGE
Les diffuseurs de spectacles !

PRIX DES PARTENAIRES

PRIX RÉSIDENCE - VILLE DE QUÉBEC
François D'Amours et Thomas Carbou

PRIX DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL - VILLE DE QUÉBEC
Théâtre des Confettis pour Conte de la Lune

PRIX ACADIE-RIDEAU
3 gars su'l sofa

PRIX ROSEQ-RIDEAU
Théâtre Galiléo pour Monsieur Malaussène au théâtre

PRIX OFQJ-RIDEAU
DEE

PRIX OGAJ-RIDEAU
Les Nuages en pantalon pour Si tu veux être mon amie

PRIX AGWBJ-RIDEAU
Moran

PRIX ÉTOILES GALAXIE DE RADIO-CANADA
Misteur Valaire

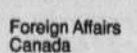
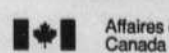
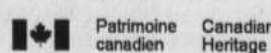
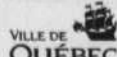
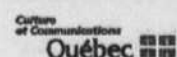
PRIX CIRQUE DU SOLEIL
Deborah Dunn

PRIX DES DIFFUSEURS EUROPÉENS-SODEC-RIDEAU
Yves Lambert et le Bébert Orchestra

PRIX XM RADIO-RIDEAU
3 gars su'l sofa

PRIX BIS DE NANTES
Diane Perreault et Annie Dorion, Centre des arts de la scène Pauline-Julien

PRIX DU RÉSEAU DES DIFFUSEURS CULTURELS DES ARRONDISSEMENTS DE MONTRÉAL
Quatuor Ponticello



www.rideau-inc.qc.ca

25 ANS QU'ON SE DONNE LA RÉPLIQUE
 WWW.RVCQ.COM
LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS
 MONTREAL 15-25 FÉVRIER 2007 QUÉBEC 19-25 FÉVRIER 2007 WWW.RVCQ.COM

Cinéma

exCentris
 EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
DANS LES VILLES / CATHERINE MARTIN
 13h05 - 17h15 - 19h15

Une épopée intelligente et sensible

INDIGÈNES

Réalisation: Rachid Bouchareb. Scénario: Olivier Lorelle et Rachid Bouchareb. Avec Jamel Debbouze, Samy Nacéri, Roschdy Zem, Sami Bouajila, Bernard Blancan, Mathieu Simonet, Antoine Chappey, Benoît Gios, Mélanie Laurent, Assaad Bouab. Image: Patrick Blossier. Montage: Yannick Kergoat. Musique: Armand Amar, Khaed.

ODILE TREMBLAY

Certains films valent avant tout par leur contenu. Rien dans le traitement n'est particulièrement original, mais le thème se révèle si porteur qu'il joue un rôle de catharsis et draine un succès mérité. Ainsi en est-il d'*Indigènes* de Rachid Bouchareb. Le film fut lancé en grande pompe au dernier Festival de Cannes, coiffé du prix d'interprétation pour toute la distribution masculine, succès phénoménal par la suite en France, en nomination aux Oscars pour le meilleur long métrage en langue étrangère.

Indigènes, qui dénonce le traitement discriminatoire subi par les bataillons nord-africains enrôlés dans l'armée française au cours de la dernière guerre, a même eu des impacts politiques quant au dégel des pensions d'anciens combattants africains bloqués depuis des lunes dans les officines de l'Hexagone. Le film, qui avait été très difficile à financer et dans la production de laquelle Jamel Debbouze s'est investi, fut un coup de tonnerre en douce France, dont le blason sortait pourtant terni de l'aventure.

Cette histoire de bataillons indigènes, formés de Maghrébins mais aussi d'artilleurs de l'Afrique noire, qui n'avaient jamais foulé le sol français et se voyaient envoyés au front le plus dangereux, était mal connue en France, qui la glissait sous le tapis. Le fait que de grandes stars françaises d'origine maghrébine aient accepté de jouer dans ce film choral a contribué, bien



Indigènes dénonce le traitement discriminatoire subi par les bataillons nord-africains enrôlés dans l'armée française au cours de la dernière guerre.

entendu, à son succès. Jamel Debbouze, mais aussi Samy Nacéri, Roschdy Zem et Sami Bouajila sont des têtes d'affiche qui ont drainé les foules devant le grand écran.

Cette œuvre de guerre n'a pourtant rien d'un *feel good movie*. Rien n'est épargné des combats sanglants, mais ces hommes, aux caractères si dissemblables, sont bien dessinés. Jamel incarne Saïd, un être naïf, dépendant, qui s'émancipera à la dure. Roschdy Zem devient cet homme brave et sentimental, bouleversé par une histoire d'amour vécue avec une Française.

Sami Bouajila a hérité du profil le plus héroïque du lot, tête forte rêvant de monter dans une hiérarchie qui le rejette. Bernard Blancan entre dans la peau du petit chef aboyeur, en porte-à-

faux entre ses hommes et ses supérieurs. Samy Nacéri joue un mercenaire qui protège son petit frère au front et perd ses repères lorsque celui-ci est tué. La véracité des profils créés constitue un des grands atouts d'*Indigènes*. Jamel Debbouze se révèle particulièrement touchant en *looser* analphabète, qui secouera sa servilité.

À travers des batailles sauvages, les rebellions contre les injustices des artilleurs africains face aux soldats français, mieux traités qu'eux, des amours sans lendemain, les rêves du bled perdu, *Indigènes* brosse une chronique de guerre émouvante et prenante, porteuse d'un souffle. Il est évident toutefois que l'impact d'*Indigènes* ne peut être le même au Québec qu'en France. Cette histoire s'est jouée là-bas,

et les acteurs sont des vedettes en France bien davantage que chez nous. Mais Bouchareb, qui avait jusqu'ici réalisé en France des films assez intimistes sur les réalités de l'immigration (*Cheb*, *Poussières de vie*, *Little Senegal*), est entré dans l'épopée avec intelligence, psychologie et sensibilité, sans s'y perdre.

Certaines scènes de combat sont par ailleurs saisissantes: chevaux sous les gravats et corps décapités, qui témoignent d'une maîtrise technique. Il manque à *Indigènes* une dimension supérieure pour s'imposer comme un grand film, mais son efficacité émotive et dramatique, ses solides assises historiques, en font une œuvre de valeur qui peut prétendre au succès public.

Le Devoir

Cosmonaute des plaines

THE ASTRONAUT FARMER

Réalisation: Michael Polish. Scénario: Michael et Mark Polish. Avec Billy Bob Thornton, Virginia Madsen, Max Thieriot, Bruce Dern. Image: M. David Mullen. Montage: James Haygood. Musique: Stuart Mathewman. États-Unis, 2007, 104 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ils signent leurs films à quatre mains, bien qu'à certaines étapes l'un se place devant la caméra et l'autre derrière. Michael et Mark Polish sont non seulement frères, mais aussi jumeaux; ils ont d'ailleurs exploré, et interprété, l'étrange complexité névrotique qui unissait deux siamois, littéralement soudés l'un à l'autre même à l'âge adulte, dans *Twin Falls Idaho*.

Les Polish ne sont pas reconnus pour leur légèreté, du moins si l'on en juge aussi par *Northfork*, une méditation sur la mort: celle d'un enfant mais aussi celle d'une communauté forcée de déménager avant l'inondation des lieux par la construction d'un barrage. C'est pourquoi on s'étonne de les voir s'aventurer du côté du conte familial dans *The Astronaut Farmer*, une fantaisie où science-fiction et western font bon ménage.

Il faut laisser sa logique au vestiaire avant de pénétrer dans cet univers décalé, à la fois réaliste et clownesque, célébrant la détermination d'un homme à vouloir rejoindre les étoiles. La chose était possible pour Neil Armstrong mais, lorsque l'on habite un ranch du Texas et que l'on bricole sa fusée dans une grange, c'est ce que l'on appelle un acte de foi.

Charles Farmer (Billy Bob Thornton) en a à revendre, soutenu dans sa curieuse entreprise par son épouse Audrey (Virginia Madsen) et leurs trois enfants. Il n'a que faire des railleries, mais les choses se corsent quand la banque commence à le tenir à la gorge. Malgré la menace de tout perdre, il persévère et n'en souffle mot à personne. La situation va s'envenimer avec l'arrivée tonitruante de la NASA, froissée qu'un ancien pilote de l'armée américaine décide de ratisser leur territoire spatial. Pour faire diversion, et trouver de nouveaux appuis, les médias du pays établissent un siège devant le ran-



Une scène du film *The Astronaut Farmer*

ch de Farmer, transformant ce cosmonaute des plaines en vedette nationale — même l'animateur Jay Leno le prend pour cible.

The Astronaut Farmer affiche la morale d'un divertissement hollywoodien (rien n'est impossible aux hommes de bonne volonté) sans jamais avoir les moyens d'illustrer cette détermination avec la quincaillerie sophistiquée de la science-fiction. Le film offre plutôt l'apparence d'un bricolage fantaisiste, capable d'évoquer le rêve de Farmer, sa démesure absurde, sans toutefois nous en mettre plein la vue.

Ce réalisme poétique trouve également sa source dans le jeu sobre de Billy Bob Thornton, débonnaire comme s'il sortait d'un film des frères Coen, juste assez flegmatique pour ne pas croire qu'il est un parfait illuminé. Plus terre-à-terre, et tristement abonnée à ces rôles d'épouse compatissante depuis le succès de *Sideways*, Virginia Madsen incarne à la fois la voix de la raison et la motivatrice en chef. Évidemment, comme dans tout conte qui respecte les règles du genre, un certain schématisme emprisonne ces personnages; les enfants sont d'une docilité à décongeler Walt Disney, qui s'y connaissait en familles idéales sur grand écran.

Derrière cette approche candide se cache la volonté des frères Polish de s'allier un nouveau public, plus nombreux que celui, infime, de leurs films précédents. Ils ratisent large, visent haut, mais ratent parfois leur cible: *The Astronaut Farmer* ressemble surtout à un objet cinématographique non identifiable. Pas très rassembleur...

Collaborateur du Devoir

BOUCHAREB

SUITE DE LA PAGE E 1

En nomination en France pour neuf César (la cérémonie a lieu ce soir), aux États-Unis pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère (la cérémonie a lieu demain soir), *Indigènes*, visiblement, a touché sa cible. «Je voulais faire un film populaire de qualité. Servir le mieux possible le sujet en utilisant les moyens du cinéma. Je voulais que les spectateurs qui entrent dans

la salle prennent part à un voyage de cinéma formidable, comme dans *Docteur Zhivago*, *Les Sept Mercenaires*, *Un pont trop loin*, etc.»

L'histoire coloniale française n'est cependant pas connue universellement. À cela, Bouchareb répond, avec raison, qu'il n'a pas réalisé un film historique, mais un film où quatre hommes sont pris dans le mouvement de l'Histoire. «Il m'a fallu comprendre complètement l'histoire pour ensuite pouvoir

la mettre totalement de côté. *Indigènes* est un film totalement libre de l'histoire. [...] J'ai nettoyé au fur et à mesure pour m'en libérer, en me disant que le seul moyen de bien servir cette histoire, c'était de faire du cinéma, rien que du cinéma. Pour qu'à la fin du film on pleure, et qu'on soit émus par ces personnages. C'est ça qui compte. Sans ça, j'aurais raté mon film.»

Qu'à cela ne tienne, le voyage était aussi nécessaire pour com-

prendre le prochain film de Rachid Bouchareb qui, dans le prolongement d'*Indigènes*, va raconter le destin d'Abdelkader (Sami Bouajila) à travers la guerre d'Indochine et celle d'Algérie. «À travers lui, on va comprendre que cette Deuxième Guerre mondiale a constitué le premier mouvement de ce qui est devenu la guerre d'Algérie.»

Collaborateur du Devoir

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO
 FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA DE MONTRÉAL
 FORUM INTERNATIONAL DU NOUVEAU CINÉMA À BERLIN

dans les villes
 un film de Catherine Martin

HÉLÈNE FLORENT
 ROBERT LEPAGE
 HÉLÈNE LOISELLE
 ÈVE DURANCEAU
 BÉATRICE PICARD
 PRODUIT PAR RÉAL CHABOT

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉMA Beaubien 2395, Beaubien E. 721-0000
 EX-CENTRIS 1014, rue Saint-Laurent, 1014-1016, 1018-1019, 1021-1023
 CINÉMA PARALLÈLE 1300, 2100

K-FILMS AMÉRIQUE présente

BRAVO SERGE GIGUÈRE!
 JUTRA DU MEILLEUR DOCUMENTAIRE 2007

★★★★★
 «UNE BELLE LEÇON DE VIE.»
 BRUNO LAPOINTE - LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«LES IMAGES ET L'INTELLIGENCE DU SCÉNARIO PARLENT.»
 JÉRÔME DELGAÏO - VOIR

«UN REGARD SENSIBLE, RESPECTUEUX ET HUMAIN.»
 ANABELLE NICOUÏ - LA PRESSE

La passion donne des ailes...

A force de rêves
 UN FILM DE SERGE GIGUÈRE

RAPIDE BLANC

5^e SEMAINE EX-CENTRIS 1014, rue Saint-Laurent, 1014-1016, 1018-1019, 1021-1023 PARALLÈLE 1300, 2100 MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

www.cinemaduparc.com

LETTRES D'IWO JIMA (avec a.-t. française) à 13h00, 15h40, 18h15, 21h00 EN EXCLUSIVITÉ
 LETTERS FROM IWO JIMA (avec a.-t. anglaise) à 14h15 - 19h00
 4 NOMINATIONS AUX OSCARS DONT MEILLEUR FILM ET MEILLEURE RÉALISATION

LE LABYRINTHE DE PAN (v. o. espagnole avec a.-t. française) à 14h45, 17h30, 19h10, 21h15 EN EXCLUSIVITÉ
 4 NOMINATIONS AUX OSCARS DONT MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

LA PUBLICITÉ, ÇA C'EST DU CINÉMA! (LES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES MONDIAUX) à 10h45, 21h30

THE DANISH POET (v. o. anglaise) EN EXCLUSIVITÉ
 EN NOMINATION AUX OSCARS POUR MEILLEUR COURT MÉTRAGE D'ANIMATION FILM CANADIEN à 10h45, 21h30 suivi du film LA PUBLICITÉ, ÇA C'EST DU CINÉMA!

3755, avenue du Parc • (514) 281-1900 3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$
 MA MEILLEURE CARTE DE CINÉMA

Ciné-conférence
 Le jeudi 1^{er} mars 2007 à 19 h
 À la Maison Théâtre
 245, rue Ontario Est à Montréal

Première du documentaire
Le cerveau mystique
 Quand les scientifiques s'intéressent à la spiritualité

Un film d'Isabelle Raynaud
 Produit par Colette Louméde

Suivi d'une conférence avec le philosophe et auteur
Daniel C. Dennett sur le thème
 "La religion, comme phénomène naturel".

Activité gratuite organisée dans le cadre d'un partenariat
 entre le Centre de recherche en éthique de l'Université
 de Montréal et l'Office national du film du Canada.
 Réservation 514-496-6749

CINÉMA
 SEMAINE DU 24 FÉVRIER AU 2 MARS 2007

Les NOUVEAUTÉS et le
CINÉMA en résumé, pages
4 à 6

La liste complète des FILMS, des
SALLES et des HORAIRES, pages
7 à 13

dans L'AGENDA culturel

Cinéma

Au cœur du mensonge... une fois de plus

Entretien avec Claude Chabrol, réalisateur de *L'ivresse du pouvoir*

ANDRÉ LAVOIE

Au bout du fil, Claude Chabrol ressemble à tout... sauf à un personnage tiré d'un film de Claude Chabrol. D'une familiarité désarmante, pas mystérieux pour deux sous, ponctuant ses propos de nombreux éclats de rire, le célèbre cinéaste n'a ni le temps ni l'envie de jouer au créateur inaccessible.

Celui qui a fait de la province française son territoire de cinéma, depuis *Le Beau Serge* (1958) et à tant d'autres occasions (*Le Boucher*, *La Rupture*, *Betty*, *Au cœur du mensonge*), revient dans la capitale avec *L'ivresse du pouvoir*. Sans brouiller les pistes mais sans non plus maquiller une histoire de corruption qui a fasciné la France avec la même intensité que chez nous le scandale des commandites, il s'est inspiré de la célèbre affaire Elf. Cette gigantesque magouille impliquant l'entreprise pétrolière, de nombreux politiciens et autant de personnalités — même Françoise Sagan y fut impliquée — sous le gouvernement de François Mitterrand devient, chez Chabrol, une de ses brillantes chroniques de la nature humaine. «C'est la seule chose qui m'intéresse», souligne-t-il.

Un complexe carnaval

Certains spectateurs seront peut-être dérouterés par ce complexe carnaval d'hypocrites et de guignols qui s'en mettraient encore plein les poches sans la détermination d'un juge d'instruction, Jeanne Charmant-Killman, dont le nom constitue déjà tout un programme. Chabrol en était conscient, sachant que l'affaire avait surtout passionné les Français, et voulait s'en distancier, d'où ce constant jeu d'équilibre entre l'actualité et la fiction. «Ça ne m'étonne pas que vous voyiez des comparaisons avec vos scandales parce que c'est toujours le même sys-

tème dans tous les pays: pour que ces affaires puissent se faire tranquillement, on arrose les politiciens. De toute façon, la politique, c'est un jeu de pouvoir, une forme d'alcool qu'utilisent les gens qui ne boivent pas beaucoup...»

C'est cette soif que Chabrol cherche à décrypter et, comme d'habitude, personne ne trouve grâce à ses yeux. Seul le cadre, ici nullement provincial, a changé: «Les enjeux ne sont pas tellement plus gros, mais ils ont un lien avec un plus grand nombre de personnes», précise-t-il. Au fil de la conversation, je me demandais si le personnage volontaire de Kill-

man, interprété avec force par Isabelle Huppert, aurait pu se laisser happer par la même corruption si elle avait occupé le fauteuil du crapuleux p.-d.g. (incarné par François Berléand). «J'ai une philosophie sur ces données morales inspirée de Fritz Lang. Pour moi, c'est 50-50. Dans les comportements, il y a 50 % de personnalité et 50 % liés à la fonction; les deux sont importants. Vraisemblablement, elle aurait agi de la même manière.»

La garce...

Du personnage intraitable (et fragilisé par un mari qui comprend de moins en moins sa détermi-

nation à faire éclater la vérité), la conversation glisse sur l'apport, toujours exceptionnel, de celle qu'il surnomme affectueusement «la garce». Depuis *Violette Nozière* (1978), Isabelle Huppert frise à tout coup le sublime sous l'œil du cinéaste. «Après le tournage de *Violette Nozière*, où elle m'avait vraiment étonné, elle est partie pendant une dizaine d'années tourner à l'étranger, aux États-Unis et en Australie. À son retour, je me suis précipité sur elle comme la pauvreté sur le monde! Or, sur la réussite de ce tandem sans fausses notes, Chabrol se fait modeste. «Elle fait partie de ces rares comédiens dont l'en-



Le réalisateur Claude Chabrol et la comédienne Isabelle Huppert sur le plateau de *L'ivresse du pouvoir*

SOURCE MONGREL MÉDIAS

semble des films — réussis ou pas, là n'est pas la question — affiche une exceptionnelle cohérence. Elle se fabrique, littéralement, une œuvre, et je suis heureux d'y contribuer.»

Contrairement à ce que certains pourraient croire, lors de l'écriture de quelques-uns de ses meilleurs films avec elle (*Une affaire de femmes*, *La Cérémonie*, *Merci pour le chocolat*), Chabrol ne pense pas à Huppert au départ. «Je n'ai jamais fait un film pour elle», souligne le cinéaste, «sauf un: *Madame Bovary*. Elle voulait absolument interpréter le rôle d'Emma et «la garce» m'a dit après qu'elle n'avait jamais lu le roman!»

À 76 ans, Claude Chabrol n'a pas l'impression d'être «gâteux» («à l'écran, ça se voit toujours...») et n'a pas envie de ranger sa caméra, «car le cinéma ne [le] fatigue pas». Peut-être aussi que la réalisation est une autre forme d'ivresse et de pouvoir, ce fameux alcool des gens qui ne boivent pas beaucoup...

Collaborateur du Devoir

L'ivresse du pouvoir prendra l'affiche le 2 mars prochain à Montréal, Québec et Sherbrooke.

AVANT LA CHUTE DU RIDEAU DE FER, LA POLICE SECRÈTE ÉCOUTAIT TOUS VOS SECRETS.

«CAPTIVANT D'UN BOUT À L'AUTRE, PRENANT, SURPRENANT ET TRÈS ÉMOUVANT!»
-Marie-Christine Trottier, RADIO-CANADA (Désautels)

NOMINATION AUX OSCARS
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

★★★★★
«UN GRAND FILM. UNE ŒUVRE MAJEURE.»
-Marc-André Lassier, LA PRESSE

«LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!»
-David Thompson, THE GUARDIAN

★★★★★ (sur 5)
«REMARQUABLE! DU GRAND CINÉMA!»
-John Griffin, THE GAZETTE

★★★★★
-Valérie Lesage, LE SOLEIL

LA VIE DES AUTRES
ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FLORIAN HENCKEL VON DONNERSMARC

À L'AFFICHE
STARCITÉ MONTRÉAL EX-CENTRIS BOUCHERVILLE SHERBROOKE LE CLAP

★★★★★ (sur quatre)
«Un Claude Chabrol au sommet de sa forme et de son art, ça n'a pas de prix!»
LE NOUVEL OBSERVATEUR

«Un superbe portrait de femme.»
FIGAROSCOPE

«Chabrol et Huppert au sommet. Jouissif en diable.»
TÉLÉRAMA

«Un Chabrol savoureux et noir.»
PREMIÈRE

Isabelle HUPPERT DANS UN FILM DE Claude CHABROL
François BERLEAND Patrick BRUEL
L'IVRESSE DU POUVOIR

www.livressedupouvoir.com

DÈS LE VENDREDI 2 MARS

FANTASTICORAMA!
- LA PRESSE

GAGNANT DE 5 PRIX JUTRA
MEILLEUR FILM • MEILLEURE RÉALISATION
MEILLEUR ACTEUR : PAUL AHMARANI • OLIVIER GOURMET
MEILLEUR ACTEUR DANS UN RÔLE DE SOUTIEN : GABRIEL ARCANO • MEILLEUR SCÉNARIO

GAGNANT PRIX GÉNIE • MEILLEUR SCÉNARIO

★★★★★ - LE DROIT
★★★★★ - THE GAZETTE
★★★★★ - LE JOURNAL DE MONTRÉAL
★★★★★ - ICI

L'UN DES 10 MEILLEURS FILMS QUÉBÉCOIS DE TOUS LES TEMPS
SELON RENÉ HOMIER-ROY

CONGORAMA
OLIVIER GOURMET PAUL AHMARANI
un film de PHILIPPE FALARDEAU

film de clôture
Quinzaine des Réalistes
DIRECTORS' PORTNIGHT

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

QUARTIER LATIN	CINÉMA Beaudin	CINÉMA FORTUNE	CINÉMA FORTUNE	MÉGA-PLEX OLYMPIA
PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL	ST-EUSTACHE	BROSSARD	GATINEAU
STARCITÉ HULL	SHERBROOKE	TERREBONNE 14	STE-ADELE	ÉLYSÉE GRANBY

www.christalfilms.com

FILM D'OUVERTURE
FIFEM le monde est p'tit

PAR L'AUTEUR DE KIRIKOU

Prix animé Radio-Nord Communications
Prix Communication et société
Festival cinéma international en Abitibi-Témiscamingue
Rouyn-Noranda

Azur et Asmar
UN FILM DE MICHEL OCELOT

AVEC LES VOIX DE CYRIL MOURALI • KARIM M'RIBAH • HJAM ABBASS • PATRICK TIMST

www.filmsofife.ca

AU CINÉMA LE 2 MARS 2007

Festival international du film pour enfants de Montréal

du 03 au 11 mars 2007
Pendant la semaine de relâche

Une présentation de En collaboration avec

Desjardins Caisse populaire de Rosemont
Montréal
Télé-Québec
Cinéma Beauvillien

www.fifem.com

metr
Régie du cinéma Québec
Renaud-Bray
ASSOCIATION DES CINÉMAS PARALLÈLES DU QUÉBEC
TELEFILM
Montréal
Cinéma Québec